

Mieux vaut *Tao* que jamais

Le coup du Lapin brise *Le coup du Hibou*

Thibaud Saint-Denys

Le coup du Hibou, roman du sinologue Jean Levi, est paru en 2001¹. Dans son *Wen zi*, dit transmis ou moderne (*Écrits de Maître Wen, Livre de la pénétration du mystère*, paru en 2012²), il évoque à plusieurs reprises l'éminent sinologue canadien Charles Le Blanc. Celui-ci avait publié en 2000 une version antérieure du chapitre V appartenant au *Wen zi* dit ancien, la comparant en détail avec celle du *Wen zi* moderne. Intitulée *Le Wen zi, à la lumière de l'histoire et de l'archéologie*³, cette traduction est une analyse historique et une exégèse philologique très pointue de fragments de ce *Wen zi* ancien qui se trouvent sur des tiges de bambou datant du I^{er} siècle avant notre ère.

Je veux ici avant tout décortiquer *Le coup du Hibou*, mais pour mieux en appréhender les enjeux j'aborderai aussi brièvement le *Wen zi* (voir *infra* pp.10-13). Pour l'instant, retenons que Levi réfute l'hypothèse de Le Blanc, partagée par plusieurs savants chinois et occidentaux, selon laquelle divers passages du *Wen zi* transmis auraient été empruntés au *Huainan zi* (淮南子) — cet ouvrage syncrétique taoïsant compilé par Liu An (劉安, de -179 à -122, *alias* roi de Huainan) date de 139 avant notre ère, il inclut les enseignements du « père » imaginaire du taoïsme (Lao zi, 老子, Vieux Maître, -VI^e) dont s'est inspiré le *Wen zi* et intègre tout en les critiquant certains concepts du confucianisme et du légisme de l'époque. Il faut aussi avoir à l'esprit que la première traduction intégrale dans une langue occidentale du *Huainan zi* a été publiée en 2003 dans la Pléiade sous la direction de Charles Le Blanc et de Rémi Mathieu, et qu'elle réunissait sept autres sinologues, dont Jean Levi⁴. Et c'est en lisant son *Wen zi* transmis que j'ai été amené à m'intéresser à son « roman », une pseudo-fiction nourrie d'un courroux inassouvi qui né au cœur de l'hiver s'est mué en fixation délétère.

Une première lecture m'a en effet laissé carrément stupéfait, car j'ai vite pris conscience qu'il s'agissait d'un « roman » tendancieux à clefs et à charge, d'une intrigue fallacieuse masquant un règlement de comptes, d'un coup monté infâme contre Charles Le Blanc. Dans les quelques recensions que j'ai pu lire⁵, les critiques camouflés en agents de propagande se sont bornés à faire écho au dossier de p(a)resse de l'éditeur et, ignorant à peu près tout de la culture ancestrale et moderne de la Chine, n'ont pas été en mesure de dénoncer la cabale de Levi contre Le Blanc. Je les mets donc ici dans *Le coup*... au cas où/ou un examen rectificatif digne de ce nom (正名) leur tiendrait à cœur.

Ce texte a roupillé plusieurs années dans les tiroirs de diverses revues spécialisées et après avoir reçu quelques vagues promesses d'éditeurs timorés je l'ai caché derrière les fagots ! La connivence étouffe les lanceurs d'alerte et, Jean Levi jouissant d'une certaine réputation chez les caciques francocentristes de la sinologie, mes propos virulents (mais ô combien moins que les siens sur Le Blanc) ont sans doute été jugés préjudiciables à la sinité de la République.

Les sinologues commentent cela va de soi les travaux de leurs pairs, soit pour les encenser, soit pour les dénigrer, au gré de leurs affinités et intérêts. Les querelles de clocher abondent, de même que les visées éditoriales et carriéristes, mais tous les débats sont menés à coups d'arguments bien ou mal pesés, posés ou intempestifs. Rappelons la controverse entre Michelle Loi et Pierre Ryckmans, dans laquelle elle lui reprochait

¹ Jean Levi, *Le coup du Hibou*, Éd. Albin Michel, 2001, 789 pages.

² Jean Levi, *Écrits de Maître Wen, Livre de la pénétration du mystère*, Les Belles Lettres, 2012.

³ Charles Le Blanc, *Le Wen zi à la lumière de l'histoire et de l'archéologie*, Presses de l'Université de Montréal, 2000.

⁴ *Philosophes taoïstes II, Huainan zi*, texte traduit, présenté et annoté sous la direction de Charles LE BLANC et de Rémi MATHIEU, Éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2003, 1 182 pp. Charles Le Blanc et Rémi Mathieu ont chacun traduit 5 des 21 chapitres ; ils ont aussi traduit un chapitre conjointement et un autre en collaboration avec Nathalie PHAM-MICLOT, cette dernière en traduisant 2 de son côté. Les 7 autres chapitres ont été confiés à BAI Gang (1), Anne CHENG (2), Jean LEVI (2), Jean MARCHAND (1) et Chantal ZHENG (1). Le Blanc et Mathieu ont par la suite veillé à la cohérence de l'ouvrage et ajouté 400 pages : des notes à foison, une exégèse introductive pour chaque chapitre ainsi qu'une bibliographie générale exhaustive.

⁵ Alette Armel dans le *Magazine Littéraire* N°394 de janvier 2001 ; Jean-Rémi Barland dans *Lire* du 1 février 2001 ; Alexandra Lemasson dans *l'Express* du 22 mars 2001.

le choix de *La mauvaise herbe* (野草, litt. « sauvage/herbe ») comme titre d'un recueil de Lu Xun.⁶ Plus récemment, l'ouvrage de Jean-François Billeter attaquant François Jullien a créé une polémique dans laquelle Levi s'est rangé du côté helvétique⁷. Avant même que Jullien ne riposte à ce pamphlet dans *Chemin faisant, connaître la Chine, relancer la philosophie*⁸, Léon Vandermeersch publiait un texte dans la *Quinzaine Littéraire* du 1^{er} septembre 2006, intitulé *Contre le Contre François Jullien de Jean-François Billeter*. Quelques mois plus tard, celui-ci fut intégré à quatorze autres ré(d)actions d'intellectuels français venus de divers horizons (sinologie, philosophie, psychanalyse) dans un recueil d'essais rabaisant le caquet de Billeter : *Oser construire : Pour François Jullien*⁹. Toutes ces disputes ont été menées à visage découvert et sans attaques *ad hominem* — mais il n'existe à ma connaissance aucun autre exemple d'un chercheur ayant recours aux artifices de la littérature pour assommer un « confrère » avec un pavé de 789 pages.

Pourquoi Levi se livre-t-il à un ignoble réquisitoire contre l'un des plus grands sinologues contemporains ? Pourquoi ce « roman » réserve-t-il l'outrage du « coup du hibou » à un « collègue » étranger francophone ? Charles Le Blanc, né en 1935, appartient à une lignée exceptionnelle : il a obtenu un doctorat de l'université de Pennsylvanie sous la direction d'un phare de la sinologie américaine, Derk Bodde (élève de Duyvendak, voir *infra*, p. 8), le traducteur célébré de *l'Histoire de la philosophie chinoise* (中國哲學史, 1931 et 1934)¹⁰, la somme magistrale du dernier érudit néo-confucéen, Feng Youlan (馮友蘭, 1895-1990) — un classique incontournable que tout sinologue consulte sa vie durant et qui a contribué, plus que tout autre ouvrage du siècle dernier, au renouveau des études sur la pensée chinoise ancienne et moderne, non seulement en Occident mais également en Chine. Il est professeur émérite du Département de philosophie de l'Université de Montréal et a aussi été pendant vingt ans directeur du Centre d'études de l'Asie de l'Est (voir *infra* p. 7) de cette institution. Et il fut codirecteur avec le plus exigeant sinologue français encore vivant, Rémi Mathieu, de la traduction et de l'édition des œuvres les plus importantes de la pensée chinoise classique parues en deux tomes, toujours dans la Pléiade. Levi n'aurait-il pas digéré de se faire damer le pion par un Acadien qualifié de « Huron ahuri », question de le ravalier au rang de sauvage privé des Lumières ? Est-il l'Archange envoyé du ciel pour remettre sa discipline sur la bonne voie ? S'est-il donné pour mission d'empoigner le tomawak voire l'épée de la légion d'honneur pour laver l'affront subi par la sinologie hexagonale ?

La dérision est l'arme préférée de Levi. Les non sinisants doivent savoir que l'un des concepts fondamentaux de la philosophie chinoise, toutes tendances confondues, est le Tao (道, *Dao* en transcription alphabétique officielle), généralement traduit par « la Voie ». Selon le contexte, il peut aussi signifier « route » ou « chemin » — d'où le nom choisi pour la proie en ligne de mire dans *Le coup du Hibou* : Beauchemin, décrit comme un universitaire obtus et lunatique fourvoyé dans les arcanes du passé. Et au fil d'allégations injurieuses et de contre-vérités le but affirmé de l'auteur se dessine et prend corps : le parcours de Le Blanc et l'étendue du territoire académique qu'il occupe suscitent non seulement l'admiration mais aussi l'animosité, et Levi veut donc jeter son scalp en pâture à ses lecteurs mal informés, sous le regard complaisant des critiques littéraires attirés qui ne connaissent à peu près rien à la culture chinoise.

Il importe de bien cerner la signification du titre, car la locution « coup du hibou » (梟, *xiao*) est déjà en soi une indication des pulsions destructrices du narrateur. La trame de ce « roman » belliqueux s'articule autour de recherches sur des miroirs anciens dont l'un est incrusté avec des motifs linéaires en forme des lettres TVL rappelant l'antique jeu appelé *bo* (籀, ou 博, ou encore *liubo*, 六籀, six tablettes), ancêtre présumé du jeu de stratégie *Wei Qi* (圍棋, litt. encercler/pion), mieux connu sous son appellation japonaise de *Go*.

Nous n'avons aucune certitude sur les règles précises de ce jeu depuis longtemps disparu, mais il est ci et là mentionné dans diverses œuvres de l'antiquité, notamment dans les *Élégies de Chu* (楚辭, *Chu ci*) — un florilège de poèmes datant de la fin de l'époque des Royaumes Combattants (戰國, *Zhanguo*, de -453 à -221) — attribuées à Qu Yuan (屈原, vers -340 à -278), compilées et commentées par Wang Yi (王逸, c. 89-158). En voici un extrait :

⁶ Lu Xun, *La Mauvaise Herbe*, traduction et introduction par Pierre Rickmans, Union générale d'éditions et Pierre Ryckmans, 1975 ; Michelle Loi, *Pour Luxun, Réponse à Pierre Rickmans (Simon Leys)*, Alfred Eibel éditeur, 1975 ; Simon Leys, « L'oise et sa farce », dans *Images Brisées*, Éd. Robert Laffont, 1976.

⁷ Jean-François Billeter, *Contre François Jullien*, Éd. Allia, 2006.

⁸ François Jullien, *Chemin faisant, connaître la Chine, relancer la philosophie*, Éd. du Seuil, 2007.

⁹ *Oser construire : Pour François Jullien*, Éd. Les empêcheurs de tourner en rond, 2007. Avec les contributions de Jean ALLOUCH, Alain BADIOU, Pierre CHARTIER, DU Xiaozhen, Françoise GAILLARD, Patrick HOCHATT, Philippe JOUSSET, Philippe D'IRIBARNE, Wolfgang KUKIN, Bruno LATOUR, LIN Chi-Ming, Ramona NADDAFF, Jean-Marie SCHAEFFER et Léon VANDERMEERSCH. Les éditeurs ont joint à cette œuvre un texte extrait de *La Traduction* de Paul RICOEUR, Bayard, 2004.

¹⁰ Derk Bodde, *A History of Chinese Philosophy*, Princeton Univ. Press, 2 vol., 1952-53, 1983, 457 et 783 pages.

« Prises dans leur étui de bambou, les tablettes d'ivoire sont placées au «six-coups» [*liubo*, 六簿] ; les équipes se forment, s'avançant de conserve, prêtes à s'affronter promptement. Qui réussit un 'hibou' [*xiao*, 梟] double ses gains et s'écrie 'cinq blanches' ! »¹¹

Le savant polymorphe Guo Moruo (郭沫若, 1892-1978, traducteur entre autres de *Faust* et de *Zarathoustra*) a soufflé une note à Mathieu qui ne gêne point la lecture mais au contraire l'agrément et l'éclaire (p. 183) : « Six-coups » : jeu auquel on joue avec des pièces d'ivoires. Peut-être est-il inspiré des techniques divinatoires consistant à lancer six baguettes d'achillée, car il est décrit avec six baguettes lancées, tels les dés, et douze pièces placées sur un casier (six noires et six blanches), réparties en deux camps séparés par une rivière où nagent deux poissons qu'il s'agit de « manger ». [...] « Hibou » : réussir un « hibou », l'as du dé, c'est dévorer les pièces de l'adversaire et occuper son territoire. »

Il semble que « s'écrie cinq blanches » (呼五白些) signifie que par le « coup du hibou » un joueur prend l'avantage et capture (mange) une (ou des) pièce(s) à l'adversaire. Par ailleurs, dans les fameux *Stratagèmes des Royaumes Combattants* (戰國策, *Zhanguo ce*, un texte dont le matériau est aussi sinon plus ancien que les *Élégies de Chu* et dont la compilation est attribuée au lettré Liu Xiang, 劉向, -77 à -6, fin de l'époque des Han antérieurs, 西漢, -206 à -8), le jeu de *bo* est rapidement signalé. Cette œuvre étant inédite en français, je propose ici ma propre traduction :

Le roi [du royaume Wei] n'a-t-il pas déjà observé un joueur de *bo* [博] utiliser [la pièce] *xiao* [梟] ? S'il désire manger [une ou d'autres pièces] il mange, s'il souhaite retenir sa main il la retient. Maintenant votre corps de ministres vous a forcé la main à promettre à Qin [le territoire conquis à Wei] et en conséquence vous dites que cela ne peut pas être abrogé. Utiliseriez-vous votre discernement moins bien que [la pièce] *xiao*, 梟 [d'un joueur de *bo*] ? [...] Ce que la pièce *xiao* [梟, hibou] peut accomplir, elle le doit à l'aide des pions dispersés. Un *xiao* ne vaut pas [assez] et ne peut pas l'emporter sur cinq pions dispersés, c'est clair. Pourquoi [le ministre Huang Xie] ne devenez-vous pas le *xiao* sous le ciel en m'ordonnant ainsi qu'à d'autres d'être vos [pions] dispersés ? »¹²

Agir avec audace et au besoin avec une certaine retenue est, selon Liu, une autre extension sémantique de *xiao*. De plus, le hibou est une pièce maîtresse, car le conseiller du ministre veut le convaincre qu'avec l'assistance de vaillants pions comme lui il pourrait acquérir le statut de « hibou sous le Ciel » (為天下梟), c'est-à-dire de chef, meneur/guide/héros, tous ces termes étant une nouvelle extension du sens de *xiao*. Retenons aussi que « sous le Ciel » (天下, *Tian xia*) signifie selon le contexte « royaume » ou « pays », voire « le monde », bref tout ce qui est sous la voûte céleste, occupée sur terre en son milieu par les belligérants avides d'édifier un empire :

L'Empereur nous apparaît ainsi comme le juge universel du bien et du mal, comme le dispensateur suprême de l'éloge et du blâme, dans le monde visible et dans celui qui est invisible ; il est le souverain qui règne à la fois sur les corps et sur les âmes, sur les vivants et sur les morts, sur les hommes et sur les dieux; en lui se réalise l'étroite union de la politique, de la morale et de la religion, principe fondamental du gouvernement chinois ; il est véritablement le Fils du Ciel, et son omnipotence absolue et sacrée provient de ce qu'il est le mandataire du Ciel sur la terre.¹³

Le « hibou sous le Ciel » (為天下梟) incarne donc l'empereur, le « Fils du Ciel » (天子, *Tian zi*) qui, par sa vertu soi-disant exemplaire et surtout par la crainte qu'il instille chez ses sujets redoutant que le (Fils du) Ciel ne leur tombe sur la tête, possède un prestige sans limites. Cette volonté de pouvoir absolu — car dans la Chine des Royaumes Combattants, le but est de devenir un potentat, le souverain de tous les royaumes enfin unifiés — est également décrite par l'Hérodote chinois Sima Qian (司馬遷, -145 à env. -86, affectueu-

¹¹ *Élégies de Chu*, traduit du chinois, présenté et annoté par Rémi Mathieu, Éd. Gallimard, 2004, p. 182.

¹² Ces deux extraits du *Zhanguo ce* sont tirés respectivement des chapitres Stratagèmes du royaume Wei (魏策) et Stratagèmes du royaume Chu (楚策). L'œuvre a été traduite dans son intégralité en anglais par J.I. Crump sous le titre *Chan-kuo Ts'e* [*Zhanguo ce*], Center for Chinese Studies, The University of Michigan Ann Arbor, 1996 [1^{re} éd. 1970].

¹³ Édouard Chavannes, *Les prix de vertu en Chine*, in *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, 48^e année, n°6, 1904, p. 690.

sement appelé Grand Secrétaire châtré au pinceau prolifique), dans ses *Mémoires de l'historien (ou Mémoires historiques, 史記, Shi Ji, env. -100)* :

Ô roi, ne voyez-vous pas comment les joueurs mettent en valeur la pièce *xiao* ? Quand c'est avantageux, ils mangent ; quand ce n'est pas avantageux, ils restent immobiles. Maintenant, ô roi, vous dites: L'affaire a déjà commencé d'être exécutée; je ne puis rien y changer. Pourquoi, ô roi, la manière dont vous vous servez de votre sagesse ne vaut-elle pas la manière dont on se sert de la pièce *xiao* ?¹⁴

Le hibou est aussi évoqué dans le *Hanfei zi* (韓非子, -280 à -233) qui rassemble les textes du penseur légiste éponyme et c'est en le « tradaptant » que le titre de son « roman » est tombé tout cuit dans le bec de Levi : 齊宣王問匡倩曰：儒者博乎？曰：不也。王曰：何也？匡倩對曰：博者貴梟，勝者必殺梟。 « Le roi Hsuan de Ts'i demanda à Kouei Ts'ien : — Les lettrés jouent-ils aux échecs [*bo*, 博] ? — Non. Pourquoi donc ? — La règle veut que celui qui mange le hibou [*xiao*, 梟], la pièce la plus éminente, a gagné. »¹⁵

Cependant, Levi malmène le texte-source : « la règle veut » ne s'y trouve pas, et il est stipulé « Celui qui gagne (勝者) doit (必) tuer (殺) le hibou (梟) » et non pas le manger. Surtout, traduire *bo* (博) par « échecs » est au mieux un anachronisme, au pire une grossière erreur. Une petite note en bas de page (voir *infra* p.14) pour guider le lecteur non sinisant aurait été de mise pour expliquer ce *bo* : « Jeu de hasard se jouant avec six baguettes faisant office de dés, six pions noirs, six pions blancs et un plateau » (*Grand Ricci*). Ceci est d'autant plus regrettable que, dans son introduction, il ignore la version anglaise de cette même œuvre par W.K Liao parue en 1939 et 1959, se contentant de dire que celui-ci n'a pu bénéficier des travaux d'érudits chinois des années soixante ni des découvertes archéologiques récentes — et sous-entendant donc que sa traduction est de loin la plus aboutie. Pourtant, Liao a traduit *bo* (博) par « gamble », beaucoup plus près de la définition du *Grand Ricci* (« jeu de hasard ») que « échecs », un jeu exigeant des facultés de configuration spatiale, d'analyse des probabilités et d'évaluation des risques combinatoires !

Par ailleurs, Xu Shen (許慎, 30-124), le père fondateur de la lexicologie chinoise, donne la signification suivante de *xiao* dans son *Dictionnaire étymologique des caractères (Shuo Wen Jie Zi, 說文解字, env. 100)* : « Hibou : oiseau sans piété filiale. De nos jours, [une fois] capturé le *xiao* est démembré. La tête de l'oiseau est sur [un bout de] bois. » 梟：不孝鳥也。日至，捕梟磔之。从鳥頭在木上。 Cette définition imagée joue sur deux plans, étymologique et symbolique. Le terme *xiao* s'écrit avec deux radicaux superposés ; en dessous se trouve le caractère pour bois (木, *mu*), et au-dessus celui d'oiseau (鳥, *niao*), donc 梟. Selon la croyance populaire, l'oisillon du hibou mange sa mère et le hibou est un oiseau sans piété filiale ; la représentation de l'oiseau au-dessus d'un morceau de bois marque ainsi une autre acception de *xiao* : « exposer publiquement la tête d'un criminel au bout d'une pique » (*Dictionnaire Ricci de caractères chinois*) :

(Le roi) s'empara de Ngai et de tous ses complices, le wei-wei Kie, le nei-che Se, le tso-i Kie, le tchong-ta-fou-leng, Ts'i [divers titres de fonctionnaire dans l'administration impériale : commandant de la garde, scribe, assistant maître-archer, grand chambellan de la garnison du palais] et d'autres, en tout vingt hommes. Tous eurent leurs têtes suspendues sur des perches [梟首, *xiao-shou* : hibou-tête] et leurs corps écartelés entre des chars afin qu'ils servissent d'exemple et on extermina leurs parents et leurs clients.¹⁶

L'expression *xiao/shou* (梟首, « hibou/tête »), employée par Sima Qian est reprise deux mille ans plus tard dans le *Grand Ricci* : « Exposer la tête d'un criminel sur une perche dans un lieu public ». Et elle existe toujours aujourd'hui sous deux formes proverbiales des plus explicites : 梟首示眾 (*xiao shou shi zhong*) et 戮尸梟示 (*lu shi xiao shi*) — soit : « hibou / tête / exposer / foule » et « mutiler / cadavre / hibou / exposer. » Autrement dit, « exhiber en public la dépouille démembrée d'un supplicié ».

Au jeu de tablettes [*bo*, 博], le meilleur coup que l'on pût faire était le coup du hibou 梟 [*xiao*]. Ce coup permettait de manger 食 [*sh*]. [...] Une tradition prétend que les bois du jeu de tablettes étaient sculptés : l'un représentait un hibou, un autre un faisan. [...] Le coup du hibou permettait de manger, c'est-à-dire d'avancer ou non une pièce, de tenter un coup, de faire un pari sur la Destinée. On rappelait le coup du hibou aux princes tentant une action dangereuse en vue de l'hégémonie. [...] Le

¹⁴ *Les Mémoires Historiques de Se-Ma Ts'ien*, traduits et annotés par Édouard Chavannes (1865-1918), Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 1967. Tome Cinquième, p. 172-173. [1^{er} Éd. E. Leroux, 1895].

¹⁵ *Han-Fei-tse ou Le Tao du Prince*, présenté et traduit par Jean Levi, Éd. du Seuil, 1999, p. 351.

¹⁶ *Les Mémoires Historiques de Se-Ma Ts'ien*, Édouard Chavannes, op. cit., Tome Second, p. 111.

mot 懸 [xuan] (suspendre) est l'équivalent du mot 梟 [xiao] qui signifie pendre une tête à un poteau et qui est le nom courant du hibou. [...] Tout hibou tue et dévore sa mère. [...] ... il suspendit la tête qu'il avait tranchée : ceci se raconte en employant le mot 梟 *kiao* [xiao] qui veut dire : suspendre une tête à un poteau, et qui signifie aussi : hibou. »¹⁷

Ce développement sur la polysémie d'un seul caractère m'a paru capital pour mettre en lumière le cynisme sadique et calculé de l'auteur. Dès les premières pages en effet, il est clair que *Le coup du Hibou* se veut l'acte d'accusation de l'inquisiteur Levi/Mossa plaidant non pas pour la crucifixion, l'ordalie, l'électrocution, la pendaison, l'injection léthale, la noyade, l'égorgeage, la défenestration d'un assassin ou d'un impie, mais bel et bien pour le lent dépeçage (789 pages !) membre par membre en dix mille morceaux (萬副凌遲) du prétendant au trône Le Blanc/Beauchemin — pour conclure par une scène finale où sa tête décapitée sera brandie sur la place publique devant les dignitaires de la cour en liesse, apothéose du martyr prophétisé par les gros caractères du titre.

Quelques grands romans se déroulent dans le monde du jeu, entre autres *Le joueur* (1866) de Dostoïevski, *Le joueur d'échecs* (1943) de Stefan Zweig, *Le Maître ou le tournoi de go* (1951) de Kawabata. Plus près de nous, la célèbre nouvelle *Le Roi des échecs* de A Cheng¹⁸ fut publiée en 1984 et la romancière française d'origine chinoise Shan Sa faisait paraître en 2001 *La Joueuse de go*¹⁹. Sur la quatrième de couverture de son mauvais *Coup*, on peut apprécier l'estime pour soi-même de Levi qui veut jouer dans la cour des grands : « Un roman aussi inclassable que fascinant qui s'inscrit dans la lignée de Musil, Borges et Umberto Eco. » Rien de moins... à quoi équivaut en pékinois populaire *souffler dans le vagin d'une vache* (吹牛屎) — ou d'une façon plus politiquement correcte à la mode de Levi : « Qui trop se montre manque d'éclat, qui se pavane ne brille pas, qui se vante n'a pas de succès, qui se rengorge ne dure pas. Toutes ces conduites sont au regard de la Voie des rebus ou des tumeurs que les hommes ont en horreur. »²⁰

Levi s'éloigne beaucoup trop de l'original... et une expression adaptée de l'œuvre éponyme de Zhuang zi (莊子, vers - 369 à -286, ce fils spirituel du pseudo-Lao zi — le Vieux Maître aux longs lobes d'oreilles pendouillants, 聃) décrit bien sa méthode : il emploie des locutions tape-à-l'œil, applique ci et là des fioritures et couvre ses vices de traduction sous un vernis d'élégance (文過飾非). Voici la version plus juste de Rémi Mathieu, qui respecte le corps du texte, sans avoir la prétention de doter la Joconde d'un sourire plus avenant (« La rigueur vient toujours à bout de l'obstacle », *dixit* de Vinci en surveillant le vol des oiseaux) :

Qui se montre ne brille pas. Qui s'affirme ne s'illustre pas. Qui se vante n'a nul mérite reconnu. Qui se flatte ne dure pas longtemps. Ceux qui se tiennent dans la voie disent : « Ce sont là nourritures excessives, actions superflues. » Certains êtres détestent tout cela en effet. C'est pourquoi, ceux qui possèdent la voie ne se situent pas là.²¹ (自見者不明. 自是者不彰. 自伐者無功. 自矜者不長. 其在道也曰 : 餘食贅行. 物或惡之. 故有道者不處.)

Le coup du Hibou s'apparente vaguement aux œuvres de Wu Jingzi, Li Ruzhen et Qian Zhongshu — or marketing oblige, ces auteurs inconnus du grand public n'auraient pas attiré le chaland. Je fais bien sûr référence à la *Chronique indiscreète des mandarins* (儒林外史, 1750, roman satirique de Wu Jingzi, 吳敬梓, 1701-1754), qui met en scène des lettrés libertins dans une société en pleine décadence²²; à *La connivence*

¹⁷ Marcel Granet, *Danses et Légendes de la Chine Ancienne*, PUF, 1959 [1^{er} éd. 1926], Tome II, pp. 541, 546 et 548.

¹⁸ A Cheng, *Les trois rois (Le Roi des échecs, Le Roi des arbres, Le Roi des enfants)*, traduit par Noël Dutrait, Éd. Alinea, 1988.

¹⁹ Shan Sa, *La joueuse de go*, Éd. Grasset et Fasquelle, 2001.

²⁰ *Le Lao-Tseu [Lao Zi], suivi des Quatre canons de l'Empereur Jaune* ; traduction et commentaires de Jean Levi, Albin Michel, 2009, p. 110.

²¹ *Lao tseu [Lao zi], Le Daode jing « Classique de la voie et de son efficience »*, Nouvelle traduction d'après les trois versions complètes : Wang Bi, Mawangdui, Guodian, par Rémi Mathieu, Éd. Médicis-Entrelacs, 2008, p.121. Mathieu a mis sept notes en bas de page pour expliquer le contexte, les sous-entendus et les allusions de ce court extrait, notes non reproduites ici mais qui ont le mérite de nous éclairer, n'en déplaise à Levi.

²² Wou King-tseu (Wu Jingzi), *Chronique indiscreète des mandarins*, I et II, traduit par Tchang Fou-jouei, Connaissances de l'Orient, collection UNESCO d'œuvres représentatives, Éd. Gallimard, 1976.

des fleurs et du miroir (鏡花緣, 1827, de Li Ruzhen, 李汝珍, 1763-1830)²³; ainsi qu'à *La forteresse assiégée* (圍城, publié en 1946-47) et à *Le Bambou et le Poinçon* (管錐編) de Qian Zhongshu (錢鍾書, 1910-1998)²⁴.

Le coup du Hibou compte 789 pages et 49 chapitres. Les sinisants auront ici repéré des allusions à la prononciation de ces chiffres en chinois, ainsi que certaines dates significatives : la fondation de la RPC en 1949, la Révolution française en 1789 et Le Printemps de Pékin en 1989. Tout comme dans la *Chronique*, Levi fait précéder chaque chapitre d'un chapeau (ainsi que chez Rabelais, Dante et les romanciers picaresques) qui résume les péripéties du récit à venir. Quant à *La connivence*, il contient 100 chapitres ; la première moitié relate les divers voyages de l'auteur dans de nombreux pays fantastiques peuplés d'êtres et d'animaux fabuleux, la seconde consigne ses connaissances encyclopédiques relatives aux ouvrages de centaines de lettrés. Ces deux caractéristiques du roman de Li Ruzhen se retrouvent dans *Le coup* — l'auteur trimballe le lecteur aux quatre coins de la planète et déballe à tout bout de champ sa malle remplie de noms connus et inconnus œuvrant dans les domaines du savoir et de la culture.

Le Bambou et le Poinçon a lui aussi inspiré ce « roman »... qui imite la mante de la fable de Zhuang zi voulant arrêter un tombereau avec ses pattes (螳臂當車), ou un moustique se faisant fort de porter une montagne (使蚊負山). Mais la traduction de Levi (un « pou qui essaierait de porter une montagne sur son dos ») est une fois de plus boiteuse : Zhuang zi emploie bien « moustique » (*wen*, 蚊, « pou » se disant *shi*, 蝨), et le terme « dos » ne figure pas dans l'original, où l'on retrouve tout simplement le classique sujet/verbe/complément d'objet direct : « moustique 蚊 / porter 負 / montagne 山 ». Levi lui s'est brisé la rotule en soulevant un tripode (舉鼎絕臚) et il présume de ses forces quand il pense rivaliser avec la masse de références présentes dans l'œuvre de Qian Zhongshu — la stupéfiante culture nourrissant celle-ci rend hommage à la mémoire des grands écrivains classiques, tandis que le savoir débité dans la brique de Levi provient d'un matamore attelé à la corvée de saigner Le Blanc/Beauchemin après l'avoir isolé dans un cul-de-sac. Dans *La forteresse assiégée* enfin, Qian se moque de l'enseignement universitaire dans la Chine des années 1930 ; Levi lui ironise sur celle des années 1980 en Occident et ses coups de griffe lacèrent encore et toujours la même tête d'Acadien. Comme les campagnards de Shou Ling dans le *Zhuang zi*, l'auteur a voulu se plier à la manière galante de marcher en étudiant cet art dans la capitale Han Dan (邯鄲學步), mais à force d'imiter autrui il est revenu en rampant maladroitement (匍匐而歸耳) !

On retrouve dans *Le coup du Hibou* un milieu semblable à celui créé par Wu Jingzi, Li Ruzhen et Qian Zhongshu. Désireux de suivre leurs brisées, Levi illustre à ses dépens la piquante ironie de Zhuang zi — celui-ci se gausse de Dongshi (東施), une laideronne qui essaya en vain d'enflammer princes et gringalets en singeant le froncement de sourcil (東施效顰) de la flamboyante Xishi (西施) du Royaume de Yue. Levi fait mine d'oublier que Xishi causait des ravages parce qu'elle était d'une beauté sidérante, tandis que la grimace de Dongshi... ressemble à son pastiche !

Dans sa piètre imitation de ces écrivains consacrés, le pitre Levi observe quelques sinologues, mandarins et lettrés qui s'agitent lors d'un colloque international sur les miroirs TVL magiques de l'époque pré-Han (avant -206). Devant un tel parterre, le double de Le Blanc espère que son interprétation du miroir décrivant les ruses d'un d'espion à la solde de commanditaires désireux de s'emparer du pouvoir dans chacun des sept royaumes de la Chine à l'époque des Royaumes Combattants lui assurera la gloire académique et un poste prestigieux à Paris, ce qui bien sûr fait écumer Levi : « S'ils songent à un Henri Beauchemin pour le Collège

²³ Li Ruzhen, *La connivence des fleurs et du miroir*, roman inédit en français mais partiellement traduit en anglais par Lin Tai-yi sous le titre *Flowers in the Mirror*, University of California Press, 1965.

²⁴ Qian Zhongshu, *La forteresse assiégée*, traduit du chinois par Sylvie Servan-Schreiber et Lou Wang, Christian Bourgeois Éditeur, 1987. *Le Bambou et le Poinçon*, 4 volumes (2425 pages en chinois classique) publiés entre 1979-1982, n'est pas disponible en français ; des extraits ont été traduits en anglais par Ronald Egan sous le titre *Limited Views: Essays on Ideas and Letters*, Harvard University Press, 1998. Le titre chinois (de même que « *Limited Views* ») provient de la célèbre phrase du chapitre 17 (La crue d'Automne) du *Zhuang zi* dont s'est inspirée Qian Zhongshu pour désigner humblement son œuvre maîtresse : « 子乃規規然而求之以察, 索之以辯, 是直用管窺天, 錐指地也, 不亦小乎! » « Vous vous efforcez de déchiffrer sa [Zhuang zi] vérité par l'analyse et la dialectique. Vos moyens d'aborder sa vérité sont à l'image de celui qui voudrait observer le ciel à travers un tube (用管窺天 « utiliser / tube [flûte de bambou] / observer / ciel ») ou viser la terre à l'aide d'une alène (錐指地也 [utiliser] poinçon / montrer [ou pointer vers] / terre »). Cela n'est-t-il pas mesquin ? » (Trad. Liou Kia-Hway, in *Philosophes taoïstes I*, op. cit., p. 211) L'expression « Regarder le ciel à travers un tube [ou flûte de bambou] » (以管窺天) est toujours employée de nos jours et signifie « étroitesse de vues » et par extension « avoir des œillères », « voir les choses par le petit bout de la lorgnette » ou « manquer de largeur de vue ». Et l'expression « Montrer [la terre, sous-entendu] avec un poinçon » (錐指) a un sens similaire : « avoir la vue courte », « avoir un point de vue mesquin ».

François-Premier, je mérite au moins l'Institut et le Nobel.» (*op. cit.*, p. 255). Ce passage n'est rien d'autre que le transfert, pesant et empesé, de la jalousie de Levi qui veut broyer Le Blanc, et nous verrons ci-dessous les multiples expressions de son ressentiment.

L'allusion au Collège de France fondé par François 1^{er} saute aux yeux... et trahit l'esprit sectaire de Levi : après avoir investi la Bibliothèque de la Pléiade, Le Blanc/Beauchemin aurait l'intention de conquérir l'un des hauts lieux du savoir en France. L'auteur fait inconsciemment (?) revivre la rivalité entre le sinologue Stanislas Julien (1797-1873) et son camarade d'études, l'orientaliste Guillaume Pauthier (1801-1873) ; le premier dénigrait à tout vent le second afin de succéder à leur maître commun, Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832), premier titulaire en 1818 de la chaire d'études chinoises dudit Collège. Dans *Le coup*, il rivalise aussi avec Paul Perny (1818-1907), provicaire apostolique en Chine de 1847 à 1869, qui sous le pseudo de Léon Berti publia *Le Charlatanisme littéraire dévoilé, ou la vérité sur quelques professeurs de langues étrangères* [euphémisme pour chinois] à Paris : *dédié à MM. les Professeurs du Collège de France* (1874). Dans ce libelle il médissait Stanislas Julien dont il convoitait le poste Collégial — mais à qui l'on préféra l'élève d'icelui, mon jovial et bien-aimé aïeul Marie-Jean-Léon Le Coq, baron d'Hervey de Juchereau, marquis de Saint-Denys à vous en boucher un coin (1822-1892).

Tonton Léon en paya le prix et dut subir les attaques répétées du perny/cieux missionnaire qui avait l'avantage de parler le mandarin beaucoup mieux que lui et Julien. Plus près de nous, cathos de bon aloi et intellos maolâtres de salon, allergiques aux moules-frites, ne se liguèrent-ils pas en 1971 contre le belge Pierre Ryckmans (*alias* Simon Leys) pour à coups d'anathèmes et de diktats écarter le brillant sinologue d'un poste de maître de conférence à Paris-Diderot. Les mêmes luttes intestinales et guéguerres de pinceaux à l'encre noire (筆墨官司) tournent en rond autour des mêmes ambitions séculaires et nous rappellent que la sphère sinologique fourmille de piranhas aux idées courtes et de requins aux dents longues. Aujourd'hui Levi fait le beau dans l'antichambre d'Anne Cheng, tandis qu'une horde de petits malins, en vue de succéder à celle-ci derrière la grande muraille de l'Institut, ourdissent en coulisse des stratégies de carrière dignes des *Méthodes militaires de Maître Sun* (孫子兵法, - VI^e ou -V^e).

Le plus célèbre supposé disciple de Lao zi, Gengsang Chu (庚桑楚) donna son nom honorifique Kang Cang zi (亢倉子, Maître de l'Entrepôt [de la mansion céleste] Le Cou !) à l'enseignement apocryphe qui lui est attribué. Il fut en grande pompe déifié en 742 par Souverain Brillant (明皇, dit Vénérable Mystérieux, 玄宗, mais humblement né Prunier, Li, 李) qui du fond de son jardin de nymphéas ou blotti dans son gynécée grouillant de nymphes parfumées lui conféra par décret impérial le titre posthume d'Homme Véritable [immortel taoïste] et d'Esprit-Grotte [à l'entendement profond] (洞靈真人). Il nous exhorte à goûter cet aphorisme... sur l'interprétation duquel l'ombre d'un mystère ne plane point : « Ceux qui partagent la même Voie (*Dao*) s'aiment, ceux qui exercent le même art [métier] se jalourent. » (同道者相愛同藝者相嫉)

Levi lui n'aime ni la Voie de la sagesse ni la voix de l'ahurissant Canadien — il endosse donc la sombre soutane de Perny et ne se donne pas la peine de maquiller la véritable identité de Beauchemin, au contraire il fournit une kyrielle d'indices permettant au lecteur sinisant de reconnaître Le Blanc et d'assister en première ligne à son chemin de croix. Les deux principaux personnages, Henri Beauchemin et Massimo Mossa, sont des avatars du professeur et de l'auteur ; et plusieurs épisodes et décors sont tirés d'événements et de lieux aisément identifiables pour qui s'inflige l'épreuve de lire avec attention une prose mal dégrossie et connaît un tant soit peu le vivier sinologique. Son « roman » a été fomenté au cœur de l'entreprise collective de traduction du *Huainan zi* sous la direction de Le Blanc et Mathieu et a été attisé par le différend entre Levi et Le Blanc concernant leur approche respective du *Wen zi*.

Dans *Le coup*, Beauchemin est Directeur du CREA (Centre de recherches pour l'Extrême-Asie) de l'université Sainte-Marie-de-l'Incarnation à Montréal. Levi fait ici référence à Marie-de-l'Incarnation (Marie Guyart, 1599-1672), une religieuse française qui a fondé en 1639 les Ursulines de la Nouvelle-France (Québec), et il nous rappelle que Montréal fut dénommée Ville-Marie lors de sa création en 1642. Or, Le Blanc a été durant 20 ans Directeur du Centre d'Études de l'Asie de l'Est (CEAE) de l'Université de Montréal — à la dérision, Levi se permet d'ajouter la morgue, le nom de l'institution, CREA, étant une tournure condescendante calquée sur celui de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO). De plus, cet acronyme utilisé à maintes reprises est une allusion narquoise à Le Blanc qui a mis sur pied le CEAE dont il est en quelque sorte l'incarnation. Enfin, Beauchemin est qualifié de « directeur d'un petit département d'une université moyenne de réputation moyenne. » (p. 35)

Les flèches envers Le Blanc et les gros traits caricaturaux le désignant à coup sûr pullulent : « Lorsqu'il pénétra à nouveau dans son bureau [...] le soleil avait tourné vers l'ouest et éclairait les toits de la basilique Saint-Joseph, faisant reluire la gigantesque cloche de bronze d'un vert maladif. » (*op. cit.* p. 37) Ce passage en apparence anodin désigne bien le CEAE de l'Université de Montréal — il suffit d'en consulter l'adresse sur Internet (Faculté des arts et des sciences, Pavillon Lionel-Groulx, 3150, rue Jean-Brillant) pour constater qu'il

est situé à huit cents mètres, non pas de la Basilique, mais de l'Oratoire Saint-Joseph. Levi n'ignore pas que Beauchemin est en mesure d'observer ce lieu de pèlerinage par la fenêtre de son bureau, car il fut professeur invité au CEAE en 1990 ! Fort des informations qu'il y glana, Mossa peut donc glousser en épluchant le passé du jésuite défroqué condamné à boire le calice jusqu'à la lie :

Certes son rigorisme s'en offusquait, mais, en bon élève des jésuites, il commençait à chercher des accommodements, avec le réel d'abord, avec sa conscience ensuite. [...] Henri Beauchemin — reste de son éducation missionnaire ? — vibrat toujours aux malheurs du monde. [...] Il justifiait sa ligne de conduite, en digne émule des jésuites de Chine, [...] [Beauchemin] dont la seule traduction tangible [sic !] et conjugale se bornait à la position du missionnaire qu'il adoptait au lit. [...] La vie mondaine des ambassades le comble d'aise et il éprouve cette trouble attirance propre aux jésuites pour la transgression... (*op. cit.* pp. 113, 222, 224, 393 et 530).

Ces références au parcours de Beauchemin proviennent en droite ligne de la biographie de Le Blanc : il a fait de brillantes études en compagnie de Jésus et, en 1983-84 et il fut attaché culturel à l'Ambassade du Canada en Chine. Il est vraiment curieux qu'un sinologue formé à Langues O' s'acharne à persifler les jésuites — les érudits de cette congrégation (les pères Wieger, Couvreur, Camus, Larre, Lefevre, Raguin, etc.) n'ont-ils pas déployé toutes les ressources de la science et de l'art pour permettre à la sinologie française de parcourir le beau chemin que l'on connaît ? D'autres indices divulguent sans équivoque l'identité de l'homme à abattre :

[...] Ce qu'il y avait de bon à Cap-Breton [...] Le dîner avec les Le Blanc de Grand-Étang et les Grangier de Chéticamp avait achevé de le remettre d'aplomb : ç'avait été une soirée très amusante et très gaie, comme toujours avec Georges. Georges Le Blanc, qui présidait à l'amicale des Acadiens... (*op. cit.* pp. 139 et 155)

Ces citations proviennent du chapitre XI où Beauchemin écrit plusieurs lettres à partir de l'Acadie en Nouvelle-Écosse. Charles Le Blanc est effectivement un Acadien pure laine, originaire de Bouctouche (*Puktusk* en micmac), situé à 60 kilomètres du Cap-Pelé au Nouveau-Brunswick, la province voisine (« Je voudrais que le tremblement de terre eût englouti cette misérable Acadie plutôt que Lisbonne et Méquines », *dixit* Voltaire). Le Cap-Pelé faisait à l'origine partie du territoire historique de l'une des tribus algonquines d'Amérique du Nord, les Micmacs ; en outre, ils étaient sous l'autorité d'Onamag (Cap-Breton)... là où justement se trouve le chalet de Beauchemin. Et pour bien marquer le coup bas, Levi vend la mèche en indiquant les liens unissant Beauchemin « le Huron ahuri » avec la famille Le Blanc ! Ce décor autochtone permet à Levi de se trémousser en répandant diverses mesquineries qui sentent bon le chauvinisme et la plus exécrationnable xénophobie :

Elle a réussi, figure-toi, à susciter un débat entre un sinologue canadien — une espèce de Huron ahuri, du nom de Beauchemin —, un Italien [Massimo Mossa] qui se prend pour une réincarnation de Machiavel, un couple d'amoureux pêchés Dieu sait où par mamma Bacci, et la hautaine et éthérée Alice Kendell! [...] Lui [Beauchemin] s'y connaissait en Indiens, il les avait fréquentés tout petit, en Gaspésie. (*op. cit.* pp. 293 et 374)

Par ailleurs, cet « Italien » [Mossa] infatué est visiblement le jumeau de l'auteur ! Jean Levi a « tradapté » *L'Art de la Guerre* de Sun Zi, *Les Sept Traités de la guerre*, ainsi que d'auteurs légistes comme Hanfei zi, Shang Yang et He Guangzi. Peut-être avons-nous là la source de son goût prononcé pour les combats de tranchées, stratagèmes malveillants, ruses perfides et opérations meurtrières ! De plus, sur la quatrième de couverture de sa traduction du *Livre du Prince Shang* [Yang], Flammarion, 2005, on peut lire : « À la manière de Machiavel qui débarrassa la politique de l'encombrante présence de Dieu et de la morale, Shang Yang examine, sans passion et sans concession, les moyens de faire régner l'ordre absolu. »

Signalons la traduction anglaise de ce *Livre* par le grand sinologue néerlandais Jan Julius Lodewijk Duyvendak (1889-1954), sous le titre *The book of Lord Shang*, publié en 1928 aux Éd. Arthur Probsthain — toujours disponible aux Éd. Chinese Materials Center, 1974, ainsi qu'aux Éd. Lawbook Exchange, 2011. Levi mentionne du bout des lèvres Duyvendak (« le traducteur anglais », p. 4, et rien de plus !) mais ne donne aucune référence bibliographique sur ce maître qui a aussi publié en français, entre autres une admirable édition bilingue du *Livre de la voie et de la vertu* de Lao zi assortie de copieuses notes (Librairie d'Amérique et d'Orient, 1981). Rendre hommage au travail précurseur de Duyvendak (que Levi a certainement consulté...voire plus !) eût été la moindre des choses, mais notre re-traducteur n'aime pas les notes en bas de page qui lui feraient ombrage.

Dans *Le coup*, les hommages au penseur florentin font écho aux louanges entonnées dans le *Livre du Prince Shang* : «... ce même sentiment d'une grande familiarité, d'une profonde sympathie, il [Mossa] l'éprouvait à la lecture des lettres de Machiavel et, plus surprenant encore, à celle des protagonistes de l'époque des Royaumes Combattants. » (*op. cit.* p. 410) Un autre passage précise le profil du double de Levi :

Il [Mossa] donnait lui aussi quelques conférences — sur un pied plus modeste — à l'Institut des sciences stratégiques, dans le cadre d'échanges interuniversitaires quelconques, avant de s'envoler pour Washington et s'y livrer, grâce à une bourse d'études, à des recherches pour le compte d'un fantomatique club de réflexion sur les sciences politiques et polémologiques, appelé l'Institut Machiavel dont il assurait la direction. (*op. cit.* p. 39)

« Institut des sciences stratégiques », « les sciences politiques et polémologiques », cette terminologie est étroitement associée aux œuvres légistes ci-haut évoquées. Et au cas où la gémellité entre Mossa et Levi ne serait pas encore établie, le passage suivant nous éclairera une fois pour toutes : « Cet ami n'était autre que mon voisin de gauche, un Italien du nom de Mossa, qui ressemble comme un frère à cet acteur français insupportable pour lequel tu as un certain faible, ha, comment s'appelle-t-il ? Lucchini je crois. » (*op. cit.* p. 490). Un clic... et sans couiner la Souris fait apparaître la tronche des sosies Levi et Lucchini dans toute leur splendeur de clones ! Le paragraphe suivant est révélateur de l'acrimonie de l'auteur :

[...], comme le constate fort justement Platon : "Celui qui discourt sur les hommes doit considérer les choses qui se passent comme depuis un lieu élevé." Je vois tout comme à travers un écran non pas celui des apparences, mais celui du verre grossissant de l'expérimentateur. Un pied dans chaque camp, observateur étranger du banquet des vivants, j'examine les faits et gestes de chacune avec la froideur du biologiste taillant au scalpel dans les chairs vives d'une grenouille ; si bien que l'inanité des conversations et l'imbécillité des comportements humains, qu'une longue habitude nous fait accepter comme parfaitement naturels, apparaissent alors dans toute leur absurdité. (*op. cit.* pp. 503-504).

Beauchemin manque selon Mossa d'envergure et jouit d'une notoriété usurpée — seul le narrateur sait prendre de la hauteur et se jucher au sommet de la pyramide onto-sociologique, d'où il observe la banalité des contingences et l'indigence de la condition humaine avec toute l'acuité d'un biologiste disséquant un batracien. « Grenouille » (蛙, « frog ») est je me souviens le sobriquet utilisé par les Anglo/fun pour rabaisser les frenchies (qui « ne valent pas les os d'un grenadier »), descendants de colons débauchés par un ministre surnommé Le Nord et jetés-là dans leur cabane en rondins plantée au cœur de l'Être sur quelques arpents de neige, bûcherons chanteurs de pomme et gobeurs de cuisses de ouaouaron au sirop d'érable arrosées de Pepsi et de Château Angelus. Et Levi de vomir à qui mieux mieux ses sentiments bilieux :

[Beauchemin]... aurait pu faire un excellent savant, s'il avait eu un peu plus d'imagination et, surtout, s'il avait été moins avide de contacts mondains et de respectabilité. La science est une discipline austère qui ne peut être menée que dans la solitude par des misanthropes ; [...]. Sa contribution au développement de la science se bornait de plus en plus à la formation d'équipes et à l'élaboration de "projets collectifs", vastes organismes dont la raison d'être, financière et administrative, dévore le temps pour produire du néant, un néant qui consistait, dans le cas des équipes du centre de Beauchemin, le CREA (Centre de recherches pour l'Extrême-Asie), en traductions illisibles de textes poussiéreux et en catalogues d'ouvrages introuvables [...] Il s'adonnait à corps perdu à l'organisation de colloques et de workshops qui pompaient son énergie et sa cervelle pour traiter de questions lilliputiennes. [...] Ses visites aux différentes bibliothèques de la planète, ses rencontres avec les sommités étrangères, sa quête de matériaux inédits n'étaient que des alibis pour se dérober à l'aride exigence de la pensée. (*op. cit.* pp. 35-36)

Du haut de sa tour de fiel le scribe du Prince crachouille et dégoûte ! La contribution de Beauchemin au développement de la sinologie serait donc quasi nulle... et celle de Levi inestimable — or Charles Le Blanc occupe avec Rémi Mathieu depuis trois décennies une place prédominante dans l'empire de la sinologie française. Les recensions suivantes clouent le bec de Levi et soulignent la remarquable qualité de leur travail :

Huainan zi est un livre qui ne ressemble à aucun autre. Il affiche un savoir encyclopédique ; métaphysique, épistémologie, religion, astronomie, politique, histoire, art de la guerre, géographie, médecine, etc., sont traités. [...] On pourrait dire que le *Huainan zi* est génialement syncrétique, résolument antidogmatique, aussi à l'aise dans le concret que dans l'abstraction. Grâce à l'équipe dirigée par Charles Le Blanc et Rémi Mathieu, nous pouvons avancer dans cette immense forêt. [...] En quoi la pensée chinoise est-elle différente des grands systèmes philosophiques occidentaux, anciens et modernes ? C'est qu'elle ne verse jamais dans l'anthropocentrisme

avec ses connotations : la peur du péché, la volonté de puissance, l'obsession du progrès et aussi le nihilisme.²⁵

[Le Blanc et Mathieu] nous offrent la traduction du texte qui représente la synthèse doctrinale la plus accomplie de cette tradition, le *Huainan Zi*. [...] Cet équilibre est porté par une écriture somptueuse, dont la traduction, même pour le profane, garde les marques du grand genre chinois : la mixture parfaite du principe, du concept et du précepte. On ne se lasse pas de lire ces figures du dao, d'affronter l'énigme de son ineffabilité, de se laisser pénétrer des conseils des sages : toute la poésie du taoïsme est en effet imprégnée d'une métaphore d'abord musicale, qui doit conduire le sage à l'expérience absolue, qui est aussi bien mystique que politique.²⁶

Consacré [« Philosophes taoïstes »] au *Huainan zi* (ou *Houai-nan-tseu*, selon l'ancienne transcription), il modifie également l'image la plus commune de la philosophie taoïste en Occident, telle qu'elle s'est établie à la lecture des trois autres grands auteurs : Lao tseu, Tchouang tseu et Lie tseu. Cela tient cette fois à la nature même de l'ouvrage où l'on ne reconnaîtra pas ces recueils d'aphorismes et de contes, auxquels nous étions habitués (même si les uns et les autres sont également présents), mais d'abord une véritable encyclopédie qui parcourt tout l'éventail de la pensée taoïste depuis les aspects les plus spéculatifs jusqu'à la diététique, en passant par la stratégie militaire et politique. Occasion donc d'avoir accès à un véritable système, aidés des commentaires extrêmement riches et érudits auxquels cette collection nous a habitués.²⁷

Dans *Mythe et Philosophie à l'Aube de la Chine Impériale : Études sur le Huainan Zi*, publié en 1992 aux Presses de l'Université de Montréal sous la direction de Charles Le Blanc et Rémi Mathieu, on peut lire la note d'introduction suivante : « Les textes réunis dans cet ouvrage ont été rédigés à partir des communications présentées dans le cadre de deux colloques sur le *Huainan Zi* tenus à Montréal (1987), puis à Paris (1988). Cette réflexion collective s'inscrivait elle-même dans le cadre d'un plus vaste projet de traduction intégrale de cet ouvrage en langue française. »²⁸ Le congrès sur des miroirs TVL chinois qui se tient en Italie en octobre 1988 (soit la même année que le colloque de Paris, quelle coïncidence romanesque !) forme l'un des moments clefs du « roman » de Levi. S'il subsistait encore l'atome d'un doute sur l'identité du sinologue visé dans *Le coup*, en voici un passage côtoyant un extrait de la traduction du *Wen zi* ancien de Le Blanc :

Le département des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale se trouve dans la partie ancienne de la noble institution [...] il [Beauchemin] dépose sa serviette au vestiaire après en avoir extrait ses instruments de travail, remet sa carte, reçoit son numéro de table et entre dans la salle de lecture — le saint des saints. Comme toujours, il y a une majorité d'Asiatiques — des étudiants ou chercheurs venus de antipodes consulter les précieux manuscrits du Fonds Pelliot — à la façon des pèlerins partis retrouver les Saintes Ecritures que les diables étrangers leur ont dérobées ; bien sûr, la plupart n'obtiennent que des microfilms, mais de rares privilégiés peuvent palper de temps à autre les originaux dont certains datent du VIII^e siècle et c'est pour eux comme s'ils touchaient le suaire du Christ. (Jean Levi, *Le coup du Hibou*, Albain Michel, 2001, p. 722-723)

La plus ancienne version [du *Wen Zi*] est le manuscrit sur papier de Dunhuang, dont la transcription signée par le lettré Suo Sulin 索肅林 date de 751. Ce manuscrit comptait à l'origine 172 colonnes, mais les seize premières colonnes (environ 343 caractères), endommagées par une infiltration d'eau, ne sont plus lisibles. Les 156 colonnes lisibles comptent 2992 caractères. Le manuscrit fut découvert par Paul Pelliot à Dunhuang en 1906. Je dois à l'extrême obligeance de monsieur Jean-Pierre Drège, directeur du Projet Touen-houang [Dunhuang] au CNRS à Paris, de m'avoir transmis une copie entièrement lisible de ce précieux document, qui permet, dans une quarantaine de cas, de corriger les leçons fautives des éditions plus récentes. (Charles Le Blanc, *Le Wen zi à la lumière de l'histoire et de l'archéologie*, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p.16)

²⁵ Claude Jannoud, Au-delà du Tao, in *Le Figaro Littéraire*, jeudi 26 juin 2003, p. 6.

²⁶ Georges Leroux, *Le Devoir*, 11 octobre 2003, p. F6.

²⁷ David Rabouin, *Tao pour tous*, in Magazine Littéraire, mars 2004, p. 40.

²⁸ *Mythe et Philosophie à l'Aube de la Chine Impériale : Etudes sur le Huainan Zi*, Sous la direction de Charles Le Blanc et Rémi Mathieu ; Presses de l'Université de Montréal et De Boccard, 1995, page vii. Les auteurs des 11 textes qui constituent cette publication sont Anne CHENG, Charles LE BLANC, Rémi MATHIEU, Isabelle PHAM, Isabelle ROBINET, Réal ROY et Chantal ZENG.

Le Blanc, Drège et Levi sont de vieilles connaissances et ont participé au Congrès mondial des Orientalistes (ICANAS) qui s'est tenu à Montréal en août 2000 — un livre regroupant plusieurs articles sur la mythologie chinoise comprend leur contribution respective, lequel a été publié sous la codirection de Charles Le Blanc et Rémi Mathieu.²⁹ Ces deux comparses (Mathieu étant même affublé dans *Le coup* du nom de Charles Lebrun !) sont très productifs et ont aussi publié en 2009 *Philosophes confucianistes*.³⁰ Cette entreprise monumentale a débuté bien avant la publication en 2003 de *Philosophes taoïstes II, Huainan zi* (voir *supra* note 4), dont Levi faisait partie, et il était sûrement au parfum de l'ambitieux projet dirigé par ses deux « confrères » plus réputés. Le choix d'un « Huron ahuri » pour publier (et ce avec l'accent d'une ex-colonie ! et de nouveau dans la prestigieuse Pléiade !!) les six canons du confucianisme qui sont au fondement même de la culture chinoise depuis plus de deux millénaires l'a ulcéré... et a fait râler certains membres haut perchés de la coterie franco-française où l'on exige d'un « petit cousin » subordination.

Le *Wen zi* est une œuvre rédigée dans le sillage de celle de Lao zi et, sans entrer dans le détail, je veux maintenant en dire quelques mots afin d'évaluer son rôle dans *Le coup*. Charles Le Blanc, dans *Le Wen zi, à la lumière de l'histoire et de l'archéologie* (2000, voir *supra* note 1), nous offre une traduction d'environ un tiers du chapitre V du *Wen zi* transmis dans laquelle il tient compte des variantes mises en évidence par les 277 fragments de texte authentiques appartenant à un *Wen zi* ancien datant du 1^{er} siècle avant notre ère et retrouvés sur des tiges de bambou en 1973. Ce chapitre revisité du *Wen zi* transmis trouve dès lors sa place sous forme de passages parallèles dans certains chapitres du *Huainan zi* dont Le Blanc et Mathieu ont codirigé la traduction. L'introduction du *Wen zi, à la lumière de...* Le Blanc nous apprend que :

Suite à un laborieux travail d'édition, une transcription critique et annotée de ces tiges fut publiée en 1995, bouleversant de soi-disant certitudes et relançant le débat sur la nature philosophique et littéraire de cet ouvrage. [...] La découverte de Dingxian jette une nouvelle lumière sur ce problème et permet d'établir que c'est bien le *Wen zi* moderne [ou transmis, traduit par Levi] qui a plagié le *Huainan zi* et non l'inverse, comme on l'a longtemps pensé.³¹

Cet extrait trouve un écho fielleux dans *Le coup* : « Ainsi, ils [les homologues chinois de Beauchemin] demeuraient persuadés qu'un Occidental était incapable de comprendre les écritures archaïques et qu'il était indispensable de leur mâcher le travail pour que les documents leur soient accessibles. » (*op. cit.* p. 23) Cette moquerie est d'autant plus affligeante que Levi, dans son *Lao zi*, consigne : « En ce qui concerne le *Livre de la Voie et de la Vertu*, ma traduction a été établie d'après : — la transcription du texte en caractères simplifiés de l'équipe de recherche sur les manuscrits de Mawangdui publiée en 1976 à Pékin par les éditions Wenshu chubanshe ; — le texte reproduit, retranscrit en caractères non simplifiés et annoté par l'équipe de recherche de Mawangdui, publié en 1980 dans le premier volume de la transcription complète de tous les textes et documents découverts à Mawangdui, *Mawangdui Hanmu boshu*, Vol.1. »³² Levi mentionne en outre avoir consulté plusieurs traductions en chinois moderne, celles en français de Liou Kia-hway, de François Houang et Pierre Leyris, mais apparemment trop tard pour consulter celle de Mathieu parue l'année précédente. Quant à celle, également en français et admirable, de Duyvendak, tout comme il l'avait fait pour « le traducteur anglais » de *The book of Lord Shang* (voir *supra* p. 8), elle est mentionnée très sommairement p. 53 dans *Le Lao-Tseu* de Levi, d'une manière dépréciative : « Elle [la fausse interprétation et la traduction de la phrase inaugurale du *Livre de la Voie et de la Vertu*] commande du reste à la traduction de Duyvendak. » Et c'est tout 而已 !

Mais le sinologue Levi ne dédaigne pas la franchise quand elle sert ses fins. Afin de fournir les gages de la probité de sa traduction du *Lao zi* (Lao-Tseu), il avoue candidement qu'il a beaucoup bénéficié du travail d'érudits chinois et que son ouvrage a pu être mené à bien à partir d'une « transcription du texte en caractères simplifiés » et d'une autre version en caractères non simplifiés annotés par eux ! De plus, dans son *Wen zi* transmis, il passe aux aveux : « **À la vérité**, abstraction faite de la réécriture formelle, il n'y a pas de réelle différence au niveau du contenu entre les deux *Wen zi*, celui trouvé à Dingzhou [chef-lieu de Dingxian] et le texte transmis ; si bien que la découverte du manuscrit sur bambou laisse totalement irrésolue la question du sens de l'emprunt entre le *Huainan zi* et le *Wen zi*. »³³ Ce Levi-là se prend pour un léviathan (鯢) transformé

²⁹ *Approches critiques de la mythologie chinoise*, sous la direction de Charles Le Blanc et Rémi Mathieu, Presses de l'Université de Montréal, 2007.

³⁰ *Philosophes confucianistes*, textes traduits, présentés et annotés par Charles Le Blanc et Rémi Mathieu, Éd. Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 2009. Charles Le Blanc a traduit *Les Entretiens* de Confucius, le *Meng zi* ainsi que *Le Classique de la Piété Filiale* ; Rémi Mathieu a traduit *La Grande Etude*, *La Pratique Equilibrée* ainsi que le *Xun zi*. L'ouvrage de 1 534 pages inclut un magistral appareil critique et de copieuses notes.

³¹ Charles Le Blanc, *Le Wen zi... op. cit.*, p. X-XI.

³² *Le Lao-Tseu [Lao Zi], suivi des Quatre canons de l'Empereur Jaune*, *op. cit.*, p. 60-61.

³³ Jean Levi, *Ecrits de Maître Wen*, *op. cit.*, p. LXII-LXIII

en rock (鵬), gonflé à bloc il va à rebours de l'hypothèse dominante et d'un ton péremptoire décrète *ex cathedra* que la question d'un éventuel emprunt du *Wen zi* transmis à une œuvre antérieure n'est que bouillie pour pangolins.

Le « romancier » Levi prétend que Beauchemin est un incompetent qui a été secouru par des experts chinois, un tâcheron qui creuse aveuglément son sillon, un obscur historien qui a pris un coup de vieux et cherche sa voie dans le dédale d'une tâche au-dessus de ses forces. Tout aussi desséché que les arides documents qu'il décrypte, il examine les détritiques de l'histoire et se perd dans des détails insignifiants, il ne pense plus que par réflexe et est incapable d'une réflexion profonde et novatrice, bref il n'est pas un intellectuel capable de se colleter avec les grandes questions métaphysiques mais un automate, un technocrate à mille lieues de Socrate... ou de Mossa, qui grâce à sa synthèse entre Sun zi et Machiavel se croit en prise avec son temps et dispose d'une boule de cristal pour comprendre les hommes et leur folie.

Jeanus Levi, *alias* « deux visages trois couteaux » (两面三刀) joue son double rôle avec aplomb et se montre très fier de ses certitudes et de ses coups tranchants, mais cela ne me semble pas une preuve de la véracité de ses opinions. Les « déraisons » de la hargne de Levi ne sont pas exposées noir sur... et j'observe avec l'œil d'un anatomiste habitué aux chairs sanguinolentes que le différend qui l'oppose à Le Blanc au sujet des liens entre le *Wen zi* transmis et le *Huainan zi* n'en est que la cause apparente. Cousins coupés, coups fourrés et maîtres zi-zi à profusion, je laisse aux plus fûtés des freudiens de stricte obédience structuracianienne la lourde besogne de scruter les âmes de l'élite d'hier et de demain se poussant du col dans les grandes écoles où sévissent les jeunes loups avides de conquérir le monde.

Ce (pré)somptueux « À la vérité » (voir *supra*) a de quoi éveiller mes soupçons, je vous le dis sans ambages ! Les plus grands spécialistes ont étudié cette question et une majorité (dont Le Blanc) penche pour un emprunt du *Wen zi* transmis au *Huainan zi*, tandis qu'une minorité (dont Levi) n'est pas de cet avis. *Le coup* sournois porté à Le Blanc m'a incité à examiner de près un même extrait du *Wen zi*, transmis et ancien... et la fourberie de Levi m'a de nouveau laissé pantois.

Lorsqu'il cite des passages parallèles ou similaires entre sa traduction du *Wen zi* transmis et le *Huainan zi*, ses notes explicatives se rapportent à la traduction de cet ouvrage, à laquelle il a participé. Mais la mauvaise foi l'aveugle quand il reproche à Le Blanc des fautes qui n'en sont pas, si l'on respecte le contexte qui varie d'une œuvre à l'autre et qui donc régit les choix auxquels est confronté tout traducteur. Considérons les trois passages suivants :

<p>夫聾蟲雖愚，不害其所愛，誠使天下之民，皆懷仁愛之心，禍災何由生乎！ Les insectes sourds, même s'ils sont inintelligents, ne blessent pas ceux qu'ils aiment. Si les peuples du monde avaient réellement un cœur rempli d'amour, comment les malheurs et les fléaux pourraient-ils se produire ?</p> <p>Le Blanc, <i>Le Wen zi...</i>, op. cit., p. 33, 2000.</p>	<p>狂馬不觸木，獬狗不自投於河，雖聾蟲而不自陷，又況人乎！ Même un cheval fou ne heurte pas les arbres ; même un chien enragé ne se jette pas de lui-même dans le Fleuve. Sourdes à toute logique, ces bêtes ne se précipitent pas vers leur perte, dès lors, combien moins les hommes !</p> <p>Le Blanc, <i>Philosophes taoïstes II, Huainan zi</i>, op. cit., p. 830, 2003.</p>	<p>夫聾蟲雖愚，不害其所愛，誠使天下之民，皆懷仁愛之心，禍災何由生乎？ Même l'animal le plus imperméable à la raison, pour stupide qu'il soit, ne cause pas du tort à ce qui lui est cher. Et d'où le malheur pourrait-il surgir pour frapper celui qui a réussi à faire en sorte que tous, à travers l'empire, nourrissent un cœur aimant et miséricordieux ?</p> <p>Jean Levi, <i>Ecrits de Maître Wen</i>, op. cit., p. 78, 2012.</p>
---	---	--

À gauche, Le Blanc traduit *long chong*, 聾蟲 par « insectes sourds », car rien ici ne laisse supposer qu'il pourrait en être autrement : si des insectes sourds et inintelligents ne se blessent pas entre eux, les hommes devraient les imiter puisqu'ils sont doués de raison. Pour le lecteur qui ne serait pas familier avec la polysémie du chinois classique, précisons que le sens premier de *long*, 聾, est « sourd », et qu'il peut aussi signifier stupide/ borné/idiot, voire inconscient ou insensible. Par ailleurs, *chong*, 蟲, est un terme générique qui désigne d'abord et avant tout les animaux dits inférieurs, principalement les insectes lorsque le caractère est utilisé seul, comme c'est ici le cas ; ce même caractère entre aussi dans la composition d'innombrables noms de vers, reptiles et chenilles ; et en chinois classique *chong* englobe parfois tous les animaux.

Dans ce passage, il n'est question que d'un seul animal, un insecte (ou des insectes, le nombre étant rarement indiqué en chinois classique), d'où une traduction qui s'impose d'elle-même, le caractère *chong* pris isolément ne désignant rien d'autre, dans ce contexte particulier, que « insecte ». Dans le texte du chapitre XVII du *Huainan zi* (au centre), il n'est plus question d'un seul animal mais bien de quatre, soit un cheval et un chien, et dans la phrase suivante, non-citée ici, d'un ours et d'une loutre. Cette fois, Le Blanc rend *long chong*,

聾蟲, non plus par « insectes sourds », mais de manière intelligible et appropriée à ce nouveau contexte par « Sourdes à toute logique, ces bêtes... ». Cette formule est celle d'un maître qui marie les deux principaux sens de *long* (« sourd » et « stupide ») et qui, au vu des quatre animaux présents, traduit *chong*, 蟲, non plus par « insectes », mais par « ces bêtes » puisque comme mentionné ci-dessus en chinois classique *chong* désigne parfois les animaux en général.

À droite, Levi traduit : « Même l'animal le plus imperméable à la raison, pour stupide qu'il soit... ». Il soutient que « faute de l'avoir repérée, Charles Le Blanc a interprété la locution [*long chong*, 聾蟲, mot à mot « insectes sourds », mais qui ici signifie les « animaux affolés »] de façon erronée³⁴. » En outre, cet « imperméable » est sans rapport aucun avec le texte original et est très éloigné des deux sens de *long* que Le Blanc a intelligemment combinés dans sa traduction (« sourdes à toute logique, ces bêtes... »). Notons aussi que, ailleurs dans son *Wen zi*, Levi propose une autre version du même passage que celle de Le Blanc dans le *Huainan zi* : « Même l'animal le plus sourd à la logique ne court pas de lui-même à sa perte. » — laquelle n'est rien d'autre qu'une variation futile visant à se démarquer coûte que coûte.

Cet extrait du *Wen zi* comprend vingt-huit caractères. Dans la traduction de Le Blanc, on compte trente-cinq mots, incluant les articles, les mots de liaison et les pronoms ; dans celle de Levi, il y en a cinquante-six, donc vingt et un de plus que chez Le Blanc ! La construction elliptique du chinois classique, notamment due au monosyllabisme et à la syntaxe minimaliste, est bien connue ; traduite en français, la prose chinoise sera toujours moins concise. Mais pourquoi faire long et compliqué lorsqu'on peut faire court et beau en collant le plus possible au sens premier des caractères, tout en respectant au plus près la structure du texte-source ? Chercher à tout prix l'originalité est souvent stérile et les ajouts de Levi virent à la paraphrase verbeuse... et parfois à l'imposture. Il lui aurait été bénéfique de suivre à la lettre la recommandation du général Lu Ji (voir *infra* p.18) selon laquelle une composition littéraire réussie s'en tient à l'essentiel et « ne doit pas adopter d'inter/minables verbiages. » (無取乎冗長).

« Le plus », « imperméable », « surgir pour frapper » et « miséricordieux » émergent ici du néant ! Mossa pourfend le « jésuitisme » de Beauchemin, mais l'on ne peut qu'être émerveillé par l'indulgence du divin *Wen zi* envers les artifices de l'interprétation de l'auteur. Ce satané « miséricordieux » n'a vraiment pas sa place dans la traduction d'un texte qui date de plusieurs siècles avant l'arrivée du christianisme en Chine. À trop vouloir rendre un texte millénaire familier au *vulgum pecus*, Levi trahit le sens original... et d'un grand bond en arrière retourne au temps où les missionnaires et divers sinisants plus zélés qu'éclairés évangélisaient les concepts chinois, allant même jusqu'à rendre *Dao* (Tao - la Voie) par Dieu ! Ainsi Léon de Rosnay, en 1889, agita l'encensoir au-dessus de la sentence inaugurale (道可道非常道) du *Livre de la Voie et de la Vertu* de Lao zi : « Le Dieu qu'on peut définir, n'est pas le Dieu absolu. »

Levi perpétue la tradition (« Nombreux sont ceux qui nous bernent ») dénoncée par Vinci et ressuscite une version obsolète baptisée à l'eau bénite, que je voudrais bien momifier ou enduire de saint-chrême avant de la mettre au tombeau au son des trompettes de Jéricho : « Je ne sais de qui tu [le Tao] es le fils : tu pourrais être l'aïeul de Dieu³⁵ », 吾不知誰子, 象帝之先. Nom de Dieu, odieux et tombé des nues ! Frimeur invétéré, Levi s'approche de l'essen/ciel... et se livre à un délicieux *aggiornamento* en plagiant de Rosnay et James Legge (1815-1897, de la Société missionnaire de Londres, au travail duquel, nonobstant son accent écossais, tout sinologue est redevable), qui en 1881 s'écria : « I do not know whose son it is. It might appear to have been before God. »

Levi a beau être imbu de lui-même, je ne puis concevoir qu'il n'ait pas consulté les ouvrages de certains traducteurs qui ont scrupuleusement respecté la pensée de Lao zi... mais le bon élève devenu « tradapteur » hautain reste sourd (聾) à toute logique et court à sa perte (亡) ! Jugeons-en objectivement en allant voir ailleurs : « J'ignore de qui il [le Tao] est le fils ; il semble avoir précédé le maître du ciel. » (Stanilas Julien en 1842) Ou bien : « Je ne sais pas de qui il [le Principe - Tao] est le fils (d'où il procède). Il paraît avoir été (il fut) avant le Souverain.» (Léon Wieger en 1913) Et celui-ci d'ajouter une note lumineuse : « Il [Lao-tzeu, ou Lao zi] ne se prononce pas sur l'origine du Principe [*Tao*], mais le fait antérieur au Souverain des Annales et des Odes. Ce Souverain ne saurait donc être, pour Lao-tzeu, un Dieu créateur de l'univers. Il n'est pas davantage un Dieu gouverneur de l'univers, car jamais Lao-tzeu ne lui fera une place dans son système, à ce titre. »³⁶

³⁴ Jean Levi, *Écrits de Maître Wen...*, op. cit., p. 210.

³⁵ *Le Lao-Tseu, suivi des Quatre canons de l'Empereur Jaune*, op. cit. p. 97.

³⁶ Léon, Wieger, *Les pères du système taoïste, I. Lao-Tzeu [Lao zi] II. Lie-Tzeu [Lie zi] III. Tchoang-Tzeu [Zhuang zi]*, Les Humanités d'Extrême-Orient, Cathasia, série culturelle des Hautes Études de Tien-Tsin, Les Belles Lettres, Paris, 1950, p. 20-21.

Cette mise au point provient d'un jésuite ! Mais Levi n'aime pas les jésuites... et il n'aime pas non plus les notes en bas de page, préférant les tournures ensorceleuses d'un vendeur de tapis volant à la fidélité au texte : « Je restreins habituellement le plus possible l'appareil critique car je demeure persuadé que les notes contrarient plus la lecture qu'elles ne la facilitent. » (*Le Lao-tseu, op. cit.*, p. 58) Ou encore : « En revanche, je me suis employé à réduire à sa plus simple expression l'appareil critique qui bien souvent gêne plus la lecture qu'il ne la facilite. Contrairement à la pratique sinologique courante, j'ai, autant que possible, tenté de rendre le rythme et la puissance de l'original, m'attachant beaucoup plus à la forme qu'à la littéralité. Certains trouveront peut-être que je m'éloigne trop de l'original. » (*Le livre du Prince Shang, op. cit.* p. II)

En effet, il s'en éloigne trop, et très souvent ! Dans son « Avertissement du Traducteur » servant d'introduction à sa « tradaptation » de *Les Œuvres de Maître Tchouang* (Éd. de l'Encyclopédie des nuisances, 2006, p. 9 — une maison au juste nom (正名), à son image et à la ressemblance de ses traductions, Le Blanc devant se contenter de La Pléiade) ne profère-t-il pas sans sourciller la plus belle ineptie jamais proférée à propos de l'art de traduire :

Le traducteur n'est-il pas en effet celui qui, tel Kieou-fang Yin [qui avait confondu un étalon noir avec une jument baie], sait dire blanc quand il y a noir, jument pour étalon, qui appelle les chats des chiens, les chevaux des tigres, les éléphants des cygnes, les anges des cachalots, et qui pourtant, bien qu'aucun mot ne corresponde, restitue le sens véritable dans sa plénitude ? Toutefois, la plupart des traducteurs, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre vénérable, loin d'être convaincus de la fécondité de cette démarche, pensent tout au contraire qu'ils sont au service des lecteurs, et qu'il est donc de leur devoir de transposer le plus fidèlement possible l'original, en attachant le plus grand soin à ces contingences que sont les mots et les tournures de phrases, oubliant que la traduction est une forme et que pour la saisir comme forme, il faut revenir à l'essence de l'œuvre littéraire, qui en tant que telle n'est chargée d'aucun message.

Vous avez bien lu et n'avez pas la berlue : Levi le Funambule fait fi de la matérialité d'une œuvre, il veut en saisir « l'essence » et s'abandonner aux vagabondages de ses fantasmes, quitte à interchanger une pomme de route et la pomme mûrie dans le verger de la Création. Levi a ainsi tout le loisir de laisser le champ libre à son intuition aiguë soi-disant exercée à percer les plus vaporeux mystères et à voguer au rythme de la musique des sphères — se posant ainsi en émule de Gengsang Chu qui, d'après une fable de « Maître Lie » (列子, -6^e) relatée dans un ouvrage peut-être apocryphe du 4^e siècle, était non seulement « capable de voir avec les oreilles et d'entendre avec les yeux » (能以耳視而目聽), mais sérieux comme un pape clamait *urbi et orbi* n'avoir aucun besoin de ces organes sensoriels et de leurs stimuli pour spontanément appréhender et être en harmonie avec le monde d'ici-bas et celui d'en haut car « mon corps s'unit au cœur, le cœur s'unit au souffle, le souffle s'unit à l'esprit, l'esprit s'unit au non-être. » (我體合於心, 心合於氣, 氣合於神, 神合於無)

Seul Levi le furibarde, à force de pratiquer la respiration fœtale enseignée par le Mathusalem chinois Pengzu (彭祖) et boosté par un bouillon de phénix drôlement plus corsé que la potion d'Astérix, peut saisir la quintessence abstruse d'une pareille divagation et explorer les méandres du monde invisible au-delà des mots... et après ses délires et nos larmes, le déluge ! Bref, Levi adopte la rhétorique de certains despotes sanguinaires de l'antiquité (et du présent !) et s'arroge la prérogative de déterminer le sens du signifiant sans trop tenir compte du signifié. La remarque de Zi Xia dans *Les Entretiens* de Confucius aura peut-être de quoi le faire cogiter : « Les fautes de l'homme de peu sont toujours ornées de beaux motifs. » (Trad. Charles Le Blanc, in *Philosophes confucianistes, op. cit.* p. 212)

Levi table sur une traduction dite cibliste — le dessein de ce pédant pétant plus haut que « l'œil de son cul » (屁股眼) est de donner au passé un *lifting* et d'aguicher des lecteurs en quête de réponses rassurantes avec un produit bien emballé. Levi transpose souvent à sa guise et, afin d'ajouter une plus-value au texte vulgarisé, néglige le sens des caractères (見利忘義). Maître Zhuang est catégorique à ce propos : « Celui qui parle utilise des mots, si les mots qu'il utilise ne sont pas particulièrement fixés, en résulte-t-il un discours ? » (言者有言, 其所言者特未定也, 果有言邪 ?) La réponse est un non sans appel. On sait depuis Confucius (-551 à -479) qu'à chaque chose, dans un contexte clair et bien défini, correspond un terme approprié, qui s'appelle le « juste nom » (正名, *zheng ming*), sans lequel aucune communication intelligible n'est possible.

La voix (Dieu ? Obélix ? le Yéti ? un Djinn en vadrouille ?) me souffle à l'oreille : un cheval n'est pas un tigre et la tige d'une rose (玫瑰) a beau avoir des épines, elle n'est pas un échinocactus (仙人球). Elle ajoute : cette guenon vêtue de paillettes n'est pas ton épouse même si elle est une femelle dont l'odeur me la rappelle. Puis elle conclut : une baleine a beau chanter de captivantes ritournelles elle n'est pas un rossignol — et si Levi séjournait dans ses entrailles il serait à jamais guéri de ses abracadabrantiques élucubrations et ne mélangerait plus des yeux de poissons avec des perles (魚目混珠). L'Oisif des Lacs et des Mers (湖海散人,

Luo Guanzhong, 羅貫中, 1330-1400) me tend son homérique *Roman des trois royaumes* (三國演義), à l'endos duquel je tombe sur un é-mail de Cao Cao (曹操, 155-220) : Levi est monté sur ses ergots, il navigue à vue de grand-nez, sa renommée est creuse (徒有虛名) et ne correspond pas à la réalité (名不副實). Surf-faite à n'y entendre goutte, pouffe Zhuge Liang (諸葛亮, 181-234) dans un *tweet* qui fait mouche ou pou, et d'un index pointilleux il me renvoie aux travaux d'Archibald de Ravillac qui l'ont brillamment établi. L'Empereur Jaune sautille comme un bossu parmi les cygnes, puis confesse à son scribe Cang Jie (倉頡) qu'il est sous le joug de la raison d'état mais qu'il préfère et comment pratiquer le retour séminal (還精) dans la chambre de jade (玉房) et oublier le sablier en polissant la perle rouge (赤珠) de Fille Simple (素女) et en astiquant la porte de jade (玉門) de Fille Mystérieuse (玄女)... et tout joyeux puis hébété j'ai dû au réveil revenir à mon rond-de-cuir pour des tas de raisons terre-à-terre et d'autres pas piquées des vers.

Le sophiste Gongsun Long (公孫龍, -380 à -250) abreuvait l'écurie des proto-dialecticiens de paradoxes aptes de désarçonner le plus intrépide jacasseur : « un cheval blanc n'est pas un cheval » (白馬非馬). Levi en est la réincarnation — il se prend pour Napoléon voire un mètre étalon et veut restituer « le sens véritable dans sa plénitude » des œuvres qu'il aborde. Mais il n'a pas rédigé la moindre note nous renseignant sur la formule du miracle méta-sémiotique qui permet de transfigurer *di* (帝, « empereur », « souverain ») en un Dieu à Majuscule tonitruante et donc à bon entendeur 貽笑大方... Hâbleur et alchimiste, Levi considère que les mots ne sont que des « contingences » et qu'il peut se rouler dans le crottin comme sur un tapis de catleyas et vendre pour parmentier de bœuf du chien enragé. Or Leonardo le renard rétorque : « Détourne-toi des préceptes de ceux qui spéculent sur le monde mais dont les raisons ne sont pas confirmées par l'expérience. »

Confucius, dans *Les Entretiens*, vénère Maître Paisible (晏子, Yan zi, -580 à -510) : « Il [Enfançon Calme, 晏嬰, Yan Ying] avait un sens exquis des relations humaines. Même après des années, il respectait toujours ses amis. » (trad. Charles Le Blanc, in *Philosophes confucianistes*, op. cit., p. 73). Également connu sous le nom de Médiateur Pacifique (平仲, Ping Zhong), ce ministre du duc Jing, 景公, régnant sur Qi, 齊, l'un des sept Royaumes Combattants à l'époque Printemps et Automnes, me fait ici une fleur et commente par-delà les siècles les traductions de Levi : « C'est exactement comme suspendre une tête de bœuf au portail mais à l'intérieur vendre de la viande séchée de cheval » (猶县[懸]牛首於門而賣馬脯於內也). L'accusé se cabre et va même jusqu'à se justifier : « Je considère en effet que les notes gênent plus la lecture quelles ne la facilitent, mais que surtout elles sont un aveu d'impuissance du traducteur, étant chargées d'expliquer ce que le corps du texte n'est pas parvenu à exprimer. (*Les Œuvres de Maître Tchouang*, op. cit. p.10). » Levi tripa-touille « le corps du texte » ou, pire encore, y greffe des membres farfelus qui en altèrent le sens. Il passe il va sans dire sous silence les traductions de Wieger et Julien (sans s'étonner du lien tissé entre Jul et Jull) qui vont à l'encontre de la sienne, car il ne veut admettre que le « Dieu » hébraïque et le chrétien « miséricordieux » sont des sirènes au chant mélodieux, des erreurs historiques et philologiques qui mettent le lecteur sur une fausse route où il croisera la brebis bêlante égarée dans la fable de Maître Lie (歧路亡羊) :

L'idée de *Tao* n'est point particulière aux maîtres du Taoïsme, et ceux-ci, plutôt qu'ils n'ont professé une doctrine, se sont bornés à préconiser une Sagesse. Cette sagesse est de tendance mystique, — ce qui n'implique pas qu'elle soit favorable le moins du monde au personnelisme et au spiritualisme. **On la trahirait plus encore que tous les autres enseignements en faveur dans la Chine ancienne, si, pour l'exposer, on se laissait entraîner à employer le mot « Dieu » [je souligne] ou le mot « Âme ».** Le « Taoïsme » de Lao tseu et de Tchouang tseu est une sorte de quiétisme naturaliste.³⁷

Levi personnifie à la perfection ce novice malicieux qui, préposé au temple des ancêtres à l'époque du Royaume Combattant de Chu, dessina un serpent (non biblique !) en lui ajoutant des pieds (畫蛇添足), dans l'espoir d'obtenir une cruche d'alcool promise par son maître pour une prompt réalisation — l'enseignement de cette anecdote étant que l'amplification inutile est la marque de fabrique des traducteurs pressés qui sous prétexte de lisibilité (et pour éviter de mettre une note) cherchent davantage la valeur marchande d'un texte que la fidélité à l'original. Liu Ji (劉基, 1311-1375, ancêtre de Nostradamus !) houspillait ainsi les faussaires en tout genre : « Or et jade à l'extérieur mais coton pourri à l'intérieur. » (金玉其外敗絮其中) Levi s'emmêle les pinceaux et son serpent à pattes serait mieux logé dans l'une des rubriques de l'encyclopédie chinoise apocryphe de Borges (*Le marché céleste des connaissances bénévoles*), par exemple dans celle des « animaux

³⁷ Marcel Granet, *La pensée chinoise*, Éd. Albin Michel, 1968 [1934], p. 423

fabuleux », « dessinés avec un très fin pinceau en poils de chameau » et « qui viennent de casser la cruche »³⁸... mordus par les puces colonisant le lit d'un fakir en Levitation.

La traduction de deux chapitres du *Huainan zi* par Levi dans la Pléiade est par ailleurs correcte. Il faut dire qu'elle a été révisée par Le Blanc et Mathieu, lesquels ont veillé au grain et d'un coup de bistouri en ont assuré la cohérence. Ces coryphées ont fait coup double et été adoués par les grands-prêtres de l'édition qui leur ont confié la traduction, la présentation et l'annotation des six œuvres fondamentales de la philosophie chinoise antique, regroupées sous le titre *Philosophes confucianistes* (voir *supra* note 30). Cette consécration n'a pas manqué de déchaîner quelques hostilités dans la chapelle sinologique d'expression robertienne et quelques pontes dépités briguant le Graal de la sainte sinité ont dû noyer leur amertume dans le *baijiu* (白酒) ou relire au clair de lune *Fleur en fiole d'or* (金瓶梅) en se branlant (手淫) les méninges à tour de bras.

Finalement, Levi s'intéresse lui aussi aux questions lilliputiennes car il fustige avec moult bourdonnements les arguments de Le Blanc concernant les éventuels emprunts du *Wen zi* transmis au *Huainan zi*. Les deux passages suivants montrent que l'opinion du « romancier » sur le travail de Beauchemin est bien le miroir de ce que pense le sinologue Jean Levi de l'œuvre scientifique de Charles Le Blanc :

<p>Il [Beauchemin] continuait à pondre des articles, à donner des communications (de plus en plus espacées et sur des sujets de plus en plus oiseux), mais c'était par une sorte d'action réflexe comme un poulet décapité continue à courir. [...] C'est peut-être ça la différence essentielle entre l'historien et le romancier ; l'un cherche à restituer la vie, l'autre s'encombre d'un ramassis de détails oiseux, de dates inutiles et de noms propres. [...] Plus il épluchera les documents et les vieux débris, plus la réalité se dérobera, tant qu'il vivra dans le culte moderne de la reconstitution, qui n'est que l'application, par des ingénieurs butés, de la théorie aristotélécienne de la mimésis...</p> <p>Jean Levi, <i>Le coup du Hibou</i>, <i>op. cit.</i>, pp.36, 614 et 616</p>	<p>Tout autant que l'identité de l'auteur de l'ouvrage, Maître Wen [Wen zi], celle de son royal interlocuteur n'a cessé d'alimenter depuis des siècles la perplexité de la critique savante. [...]</p> <p>Même si la question peut sembler avoir acquis un semblant de légitimité avec la découverte du manuscrit sur bambou de Dingzhou [c'est-à-dire le <i>Wen zi</i> ancien, le texte sur lequel Le Blanc s'appuie en 2000 dans <i>Le Wen zi à la lumière de l'histoire et de l'archéologie</i> pour démontrer l'emprunt du <i>Wen zi</i> moderne au <i>Huainan zi</i>], elle n'en est pas moins, à mon sens, parfaitement oiseuse.</p> <p>Jean Levi, <i>Ecrits de Maître Wen... op. cit.</i>, p. XXI</p>
---	---

Levi cherche noise et se donne le beau rôle : il veut rendre l'existence plus vraie que vraie (en peignant un serpent en tutu en train de danser le menuet pour séduire Eve ?), tandis que l'historien croule sous le poids de billevesées. Le Blanc se base sur les fragments authentiques d'un *Wen zi* ancien (datant du -1^{er}s.) et soutient que le *Wen zi* transmis a fait de nombreux emprunts au *Huainan zi*. Mais admettons que cette hypothèse soit sans intérêt — pourquoi Levi, ayant déjà défendu sa position, a-t-il ressenti le besoin impérieux de pondre 789 pages afin d'anéantir Le Blanc, sous le prétexte qu'il ne partage pas son opinion sur un sujet sans importance ? Les psy et pythies ci-dessus appelés à la rescousse, après avoir accroché leur moi à une patère, dansent la java avec leur divan... et je les soupçonne de vouloir jeter l'éponge !

La valeur littéraire du fourre-tout de Levi ? Quatre caractères suffiront : propos ineptes, mots désordonnés (鬍言亂語) ! Sa propension au *name-dropping* et au remplissage, sa volonté d'étaler une vaste culture superficielle, des beaux-arts à la littérature universelle en passant par la science, masquent la vacuité de son essai littéraire. Levi fait parader une ribambelle de sommités pour épater le lecteur, d'Arcimboldo à Zhao Ziyang, sans oublier le plus obscur des théoriciens de l'extinction de la licorne. Cinq cents au bas mot et tout cela afin de nous prouver qu'il a une tête infiniment mieux faite... et plus enflée que celle de ce béotien de Beauchemin/Le Blanc ! Au bout du compte, ces énumérations entremêlées à une enfilade de diatribes et d'invectives transforment son « roman » en parodie, en une logorrhée puante la fatuité. Plutôt que de produire une œuvre, l'auteur veut briller de tous ses feux et tel un lama en rogne il crache son mépris à la figure d'un grand maître afin de le rayer à jamais du cercle des sinologues et de le renvoyer dans son tipi :

Elle [la nièce de Beauchemin] a réussi à résoudre l'équation de Wichtenbergassen-Topper sur les quasi-faisceaux de nodosités triviales dans un espace semi-chaotique par une méthode beaucoup plus élégante et beaucoup plus rapide que celle de Fischman. [...] Mais il [B.] n'a toujours pas compris que **ses phrases n'ont pas**

³⁸ Jorge-Louis Borges, *La langue analytique de John Wilkins*, dans *Autres Inquisitions*, Œuvres Complètes, Éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010, p. 749. Dans ce court texte, Borges mentionne que le docteur Franz Kuhn (1812-1881), un philologue et folkloriste allemand, attribuait ces fantasmagoriques catégories taxinomiques à une certaine encyclopédie chinoise, qui n'existe bien sûr que dans l'imagination de Borges.

plus de rime ni de raison que des pépiements de moineau, ni plus de consistance qu'un vague reflet de la lune dans l'eau. [...] Voilà pourquoi j'ai dit **qu'il était comme un paysan du Chantung dans un magasin de chaussures qui, au lieu d'essayer les chaussures, essayait les boîtes.** — **N'est-ce pas encore plus vrai de l'autre, Henri Beauchemin ?** ... Oui, Beauchemin est au seuil de la Voie, il se tient devant les portes de la sainteté. [...] Ce qu'il sait du Tao n'en est encore jamais que l'écho... (*op. cit.* pp. 678, 635, 567).

L'arrogance de Levi est tout comme l'univers en expansion constante. Tao (**la Voie**) peut se traduire par « chemin », et le concept au cœur du *Huainan zi*, 感應, *ganying*, par « résonance », ou **écho**. Levi affirme que les propos de Beauchemin ressemblent au gazouillis d'une tête de linotte — or cet usage réfléchi de l'affront occulte un manque de créativité flagrant, car ce paysan mal chaussé se rencontre au chapitre 14 du *Zhuang zi*, et on le retrouve deux siècles plus tard dans le *Hanfei zi*. Lao zi y tourne en dérision Confucius qui exhortait les rois des Royaumes Combattants à emprunter la Voie d'une gouvernance humaniste calquée sur le modèle, entre-temps figé dans des rites, établi par les maîtres d'un monde révolu : « Les *Six Livres* ne sont que les traces laissées par les anciens souverains, mais ils n'expliquent pas le pourquoi de ces traces. Une trace est laissée par une chaussure, mais la trace est-elle la chaussure ? »³⁹ Selon Lao zi, le principe au cœur du Tao est la transformation, le changement, alors que Confucius perpétue la tradition et l'immobilisme. Levi sous-entend donc que Beauchemin est empêtré dans le passé et que Le Blanc est un lourdaud gêné aux entournures qui cherche la Voie mais ne réussit pas à l'atteindre, malgré sa connaissance de l'enseignement des rites transmis par les *Six Livres* (ou les 十三經 et autres soi-disant 真經) qui en sont la trace immuable. Quant au passage du *Hanfei zi*, en voici la traduction de Levi :

Un homme de Tcheng veut acheter des chaussures, il mesure donc son pied et range la mesure quelque part. Au moment d'aller au marché, il l'oublie. Arrivé chez le savetier, il s'exclame : — Zut, j'ai oublié ma mesure ! Il court chez lui la chercher. Le temps de faire l'aller-retour, le marché est fermé. À un ami qui s'étonne qu'il n'ait pas cherché à essayer les chaussures avec son propre pied, il répond : — Je n'ai pas confiance dans mon pied ; je n'ai confiance que dans ma mesure.⁴⁰

Levi a « tradapté » cette œuvre après être revenu gros-jean-comme-devant d'un stage de perfectionnement chez Lamboutin. On ne trouve dans l'original qu'un laconique « quelqu'un dit » (人曰), et pas de zut ni d'ami qui s'étonne sauf moi qui n'en suis pas un ! On lit un simple « je/oublier/prendre/mesure » (吾忘持度) et le texte précise qu'il « dépose la mesure sur son siège » (置之其坐) et non pas qu'il la « range... quelque part » — car le pauvre hère s'est bien sûr assis pour mesurer son pied. Enfin, au lieu de « je n'ai pas confiance dans mon pied », il faut se satisfaire de « je n'ai pas confiance en moi-même » (無自信也), ce que 無自 (être sans/soi-même) et 信 (confiance) désignent assurément. Bref, mué en gérant d'une boutique branchée sorti de la cuisse de Jupiter, Levi ne pense qu'à se singulariser et ajoute des ongles peints aux pieds du serpent. Chose certaine, cet hurluberlu engendré dans la nuit des temps a fait des petits et traversé les frontières avec ses bottes de sept lieues : il fait en France partie du répertoire de blagues sur les Belges, en Allemagne du catalogue des « Witzen » sur les Frisons de l'Est, et au Québec du pot-pourri de « farces plates » sur les habitants de Terre-Neuve (voisins de l'Acadie), comme les recherches de Max Dupont l'ont démontré.

Levi poursuit aussi à temps perdu des études postdoctorales en phonologie autochtone à l'université de Kawawachikamach et fait des gorges chaudes de l'accent pékinois de Beauchemin ; celui-ci, soit-il de Shanghai ou de Xiamen ou du Sichuan, ne suffisant cependant pas à mettre en doute sa profonde connaissance du chinois classique, il n'hésite pas à railler ses facultés intellectuelles :

Elle sourit aimablement au professeur Henri Beauchemin, « éminent sinologue canadien » [dédain entre guillemets], qui lui adresse la parole, à voix basse dans son pékinois rugueux. [...] elle a un peu de mal à comprendre le professeur qui abuse des idiotismes pékinois. (*op. cit.* pp. 724-725)... les développements sur Chesterton lui [Beauchemin] rappelaient les vaticinations de Mossa ; mais après

³⁹ *Philosophes taoïstes*, Lao-tseu, Tchouang-tseu, Lie-tseu, textes traduits, présentés et annotés par Liou Kia-Hway et Benedykt Grynpas, relus par Paul Demiéville, Étiemble et Max Kaltenmark. NRF Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1980, p. 195. Il s'agit du premier volume de *Philosophes taoïstes* dans la Pléiade, le deuxième étant celui sur le *Huainan zi* sous la codirection de Charles Le Blanc et Rémi Mathieu.

⁴⁰ *Han-Fei-tse ou Le Tao du Prince*, *op. cit.*, p 329-330

ces développements limpides quoique paradoxaux, l'universitaire s'était élevé dans des hauteurs qui dépassaient les facultés d'abstraction du Canadien. [...] (p. 647)

Faut-il lire *Le coup du Hibou* ? Quelques dizaines de pages laissent pressentir une certaine disposition de l'auteur pour la littérature. Sinon bavardage, baratin et balivernes. L'une des nombreuses paraboles du *Huainan zi* nous livre un jugement pondéré : « Si l'on parle jusqu'à la fin du jour, on finira bien par formuler une maxime digne des saints. Si l'on décoche cent flèches, il y aura bien un tir qui égalera l'habileté des archers Yi ou Feng Meng. Cependant, les gens ne loueront pas de tels actes, parce qu'ils ne correspondent pas à une disposition ferme. »⁴¹ Ces deux Guillaume Tell de l'Antiquité chinoise (désespérant d'égaliser son maître, Feng assassina Yi !) ne sont-ils pas les ancêtres des deux protagonistes dont il est ici question ? Levi n'emploie-t-il pas en effet tout un arsenal de flèches et des coups bas pour abattre Le Blanc dont la réputation dépasse la sienne... et dont les traductions rendent mieux la vérité du texte-source ? Levi cherche à défendre son clocher et à affirmer sa position dans le panthéon sinologique gaulois — ses cocoricos sont ceux d'un coq revanchard qui cherche à monter au Ciel (翰音登于天) mais qui malgré ses frénétiques battements d'ailes reste cloué au sol. Mais il n'a pas rien retenu du *hall de tir à l'arc* (學)⁴² dont les exercices sont d'abord et avant tout destinés à inculquer le respect d'autrui dans la compétition et l'effacement de soi en faveur de la cohésion du groupe : « Si bien que du verbe *she* 射 *tirer à l'arc*, d'où aurait dû dériver l'idée d'ambitionner, de chercher à avancer dans la carrière, la langue a tiré le verbe *xie* 謝 *décliner, remercier*, qui est un synonyme de *rang* 讓 *le céder à autrui*. »⁴³

Comme le lui avait conseillé Waldemar von Altenweg zu Bismarck und Malchow au Congrès de La Roche-sur-Mer en 1999, Levi aurait été bien avisé d'exploiter ce filon plutôt que d'illustrer la sempiternelle mise en scène de la mort du père. Au lieu de prêter le nom du *xiao* (梟, hibou) mangeant sa mère au titre de son navet, il aurait dû recourir à celui du carnassier qui dit-on ressemble à un léopard, d'autant plus qu'il signifie littéralement « brise-miroir » ou « miroir-brisé » : 破鏡 (*bo jing*) !⁴⁴ D'ailleurs il existe encore aujourd'hui une expression à deux caractères, 梟獍, *xiao/jing*, « hibou/léopard » (« miroir », *jing*, 鏡, étant un homophone de *jing*, 獍, un animal mythique ressemblant à un léopard) dont le sens premier est « fils dénaturé, impie » (puisqu'il dévore son père) et indique aussi une personne très ingrate.

Le lettré et général à temps perdu Lu Ji (陸機, 261-303) est considéré, avec le poète et empereur à temps partiel Cao Pi (曹丕, 187-226), et le ministre à l'emploi précaire Zhi Yu (摯虞, -? à -311) comme le précurseur de la critique littéraire moderne. Dans sa *Rhapsodie sur [l'art de] la littérature* (文賦, *Wen Fu*), Lu détermine dix genres littéraires : la poésie (詩, *shi*) ; la rhapsodie (賦, *fu*) ; l'épigraphe [le plus souvent sur une stèle] (碑, *bei*) ; l'oraison funèbre (誄, *lei*) ; l'inscription [sur métal ou pierre] (銘, *ming*) ; l'exhortation [ou remontrance, admonition] (箴, *zhen*) ; l'éloge (頌, *song*) ; le traité (論, *lun*) ; la présentation [à l'origine, un mémoire ou rapport adressé à l'empereur] (奏, *zou*) ; et le discours (說, *shuo*). Ce dernier caractère, *shuo*, a plusieurs sens : « parler » ou « parole », et par extension « raconter », « expliquer », voire « prêcher » une doctrine, une théorie, etc. En chinois moderne, *xiao shuo* (小說) signifie « roman », littéralement « petit discours » ou « petite parole », et simplifié s'écrit 小说. La clé sémantique de « parole » (言, *yan*) y a perdu son pouvoir évocateur car la « bouche » (口, *kou*) est passée à la trappe lors de la simplification des caractères en 1958 et cette clé *yan*, 言, s'écrit dorénavant 讠, ce que d'un point de vue étymologique l'on peut regretter.

Lu Ji définit ainsi *shuo*, 說煒嘩而譎誑 : « Le discours brille et éblouit mais est trompeur [譎, *jue*] et mensonger [誑, *kuang*]. » Il n'est donc pas surprenant qu'il assigne à *shuo* le plus bas niveau dans sa taxinomie des genres littéraires ! Certains critiques sont en désaccord avec lui sur ce point, entre autres Liu Xie (劉勰, vers 465-522) qui, dans *Le Cœur [esprit] de la littérature et la Sculpture des dragons* (文心雕龍, *Wenxin Diaolong*), analyse comment les dragons sculptés et ciselés illustrent le sens et la valeur des ornements en littérature. Toutefois, je retiens que la définition de *shuo* par Lu Ji convient au *xiao shuo* (« roman ») de Levi, à sa « petite parole », basse et mesquine. Confucius a résumé en quatre caractères l'action du Duc Wen de Jin (晉文公, -697 à -628) : 譎而不正, « Astucieux [autre sens de *jue*] mais non correct. » (trad. Charles Le Blanc, in *Philosophes confucianistes, op. cit.*, p.163) Ces quatre signes me semblent le « juste nom » (正名, *zheng ming*)

⁴¹ *Philosophes taoïstes II, Huainan Zi, op. cit.*, p. 813

⁴² « Le terme *xue* [學] signifie donc de façon plus précise *hall de tir à l'arc*, avant de symboliser d'abord la fonction exercée dans ce hall, l'enseignement du tir, puis la pratique suivie dans ce hall, l'apprentissage du tir, acception qui s'est fixée sur le mot dont le sens classique est devenu celui de notre verbe *apprendre*. » : in *Wang Dao ou La Voie Royale*, par Léon Vandermeersch, École Française d'Extrême-Orient, 1980, Tome II, p. 415.

⁴³ *Ibid.*, p. 419.

⁴⁴ « Brise-miroir mange son père. Le Hibou, inversement, mange sa mère », Marcel Granet, *op. cit.*, p. 534.

pour décrire *Le coup du Hibou* — et pour une comble mesure j'y ajouterai quatre qualificatifs tombés du Ciel : « vicieux », 譎, « artificieux », 而, « retors », 不正, en un mot-caractère, « tordu », 歪... et de son sourire le plus fin en pointant deux doigts croisés vers le ciel Leonardo ajoute « Tout tort peut être redressé ».

Le Blanc détient un jade vermeil dans la poitrine et d'autres jades précieux entre les mains (懷瑾握瑜), tandis que Levi promène résolument son sourire d'hyène sur les berges de la pensée — quand l'eau claire de la rivière Jing coule dans celle trouble de la rivière Wei sa limpidité tranche (涇渭分明). *Le coup du Hibou* se veut un « échec et mat » humiliant, la mise à mort d'un roi célébrée par l'auteur dans une pompeuse cérémonie funéraire où le chef d'un Barbare du Nord-Ouest (西北狄) est exhibé, empalé sur la pointe de sa plume. Mais pourquoi n'a-t-il pas plutôt déployé toute sa rancœur contre Rémi Mathieu, ou contre l'un des révérends pontifes parisiens ? Levi a peut-être été initié au chamanisme par un Inuit qui palabrait en sanskrit et buvait du sang de blanchon à la louche... et Rastignac a jugé qu'il était moins périlleux de jeter son dévolu sur un « Huron ahuri » qui sirote un cocktail en fumant le calumet que de froisser des compatriotes utiles à ses ambitions.

Pourquoi Levi ne s'en est-il pas pris à la belle Anne, qui a elle aussi participé à l'aventure du *Huainan zi* ? Eh bien ! il aurait été mis au ban pour crime de lèse-majesté car, en plus d'être détentrice d'une chaire de chinois au Collège de France, madame est aussi l'égérie de la Bibliothèque Chinoise aux Éd. Les Belles Lettres où il a publié quelques belles infidèles qui lui ont valu une breloque *made in China* (voir l'Apostille) — Cheng n'est pas dans *Le coup* mais au cœur même du sino-establishment et il se devait de faire la révérence devant elle trois fois en se cognant neuf fois la tête sur le sol (三跪九叩), avant de lui présenter tête baissée et oreilles collées (俯首貼耳) son manuscrit en l'élevant lentement à la hauteur des sourcils (舉稿齊眉). Bien agrippé à son oie, Levi peut donc sans souci survoler les quatre mers (攀鴻翻則翔四海, *dixit* Wang Bao, 王褒, vers - 84 à -53) ! Au bas de la page LIV de son *Wen zi*, il ne manque pas non plus de s'agenouiller devant le codirecteur de cette collection, Marc Kalinowski, pour le gratifier dans les règles de l'art d'un sucement de furoncles et léchage d'hémorroïdes (吮癰舐痔) : «...la note critique cinglante de M. Kalinowski faisant justice des élucubrations de Michael Loewe, fondées sur une identification hasardeuse entre les motifs des miroirs et les tables géomantiques. » (*op. cit.*, p. 67) Levi a fait bon usage de sa langue et s'est fendu en cinq en se jetant par terre (五體投地!) sur le seuil de la Salle des audiences et bien accroché à la queue d'un coursier il est destiné à franchir des milliers de *lis* (附驥尾則涉千里, re-Wang) et assuré d'épingler plusieurs autres babioles au revers de sa veste. Comme au temps béni de Zhao Gao (趙高, -II^e), faut-il dorénavant s'attendre à ce que les mandarin(e)s de l'Institut lui jurent allégeance et soient disposés à pointer un cerf ou un orignal du doigt en l'appelant cheval (指鹿為馬) ?

Levi veut nous convaincre que Le Blanc est une baudruche de la vieille école, un moine ridicule penché sur un incunable couvert de poussière, un orang-ou/唐 déboussolé bouffant baguettes et tiges de bambou lors des agapes de l'Institut. Il a pris au pied de la lettre un court passage chiné dans la cinquième des neuf déclamations des *Élégies de Chu* : « transformer le blanc en noir » (變白以為黑兮) — et son bouquin n'a de toute évidence qu'une seule raison d'être : calomnier, caricaturer, flageller et immoler un sinologue hors pair qui le dépasse de plusieurs 里...et 理. Ayons donc le courage d'appeler un chat, un chat et un fat, un fat. En français avec l'accent acadien ou pékinois, en jargon de Guilin, en breton avec ou sans chapeau rond, voire en tibétain de Lhassa ou dialectal du Ladakh... car de marbre on ne peut rester ni son effroi juguler sous un masque Ming. Tout lecteur fréquentant les sentiers non battus et insensible au mal des montagnes n'ignore pas que la distance séparant la plaine Levi de la cime du mont Le Blanc est égale à celle entre le Potala et काठमाडौँ जाने बाटो धेरै लामो छ, « Katmandou aller route très longue est. »

À la toute dernière page, Levi prend encore soin de rappeler au lecteur l'identité de sa victime expiatoire, de placer le cliché machiste de la blonde insignifiante et d'annoncer qu'il a l'intention d'immortaliser son moi boursoufflé (voir *supra* p. 5) dans les archives de la sinologie : « Il [Beauchemin] s'occupe activement de la réalisation de grand projet de traduction de l'encyclopédie Qianlong, financée par le Vatican. Les miroirs de la dynastie Qin ne jouent plus aucun rôle dans sa vie... Car il s'est finalement marié. Avec la nièce du curé de Cap-Breton ; une agréable blonde un peu falote, que lui a présentée une de ses cousines de Gaspésie. [...] Quant au miroir, puisque Henri Beauchemin se dérobe, je pense m'en occuper moi-même. Cette étude, si elle devait aboutir, ferait date dans l'histoire de la Chine ancienne. » (*op. cit.*, pp. 787-9)

L'auteur prêche ici pour sa paroisse et, une fois n'est pas coutume... pêche par humilité ! Par ses outrances, son « roman » a déjà une place à part, non pas dans les annales de la Chine ancienne, mais en dessous des Neuf Sources (九泉之下) de la BNF, car il est démesurément sentencieux, condescendant, post colonialiste, chauvin et glottophobe. Bien avant Buffon, Su Shi (蘇軾, 1037-1101) observe : « Le texte [文, *wen*, « écrit », « œuvre littéraire »] ressemble à son auteur. » (文如其人) Levi veut à tout prix écraser Le Blanc à ses yeux coupable de porter un disque de jade (懷璧其罪), tandis que lui se targue de saupoudrer ses traductions avec la pierre philosophale déposée dans son berceau par la préposée aux écritures (持線觀音),

Guanyin (觀音, « l'observatrice des voix »). L'ex-jésuite, Huron ahuri à l'accent acadien est guidé par un amour exigeant du texte, tandis que notre plumitif bleu-bite est rongé par la haine ensevelie dans son cœur (懷恨在心). L'écart entre le blanc et le noir, le lumineux et le sombre, le yang et le yin, n'a jamais été aussi criant.

Ce « roman » est dû à la plume ébréchée d'un canard laqué qui croit pouvoir voler comme un aigle, mais s'il a pu tromper quelques lecteurs non sinisants de bonne volonté s'intéressant à l'inépuisable richesse de la culture chinoise, il ne saurait leurrer le discernement d'un néo-confucéen averti, Zhou Dunyi (周敦頤, 1017-1073), qui a été foudroyé par le credo de Levi selon lequel « l'essence » d'une œuvre n'est chargée d'aucun message, alors que son *xiao shuo* nous assène de la première à la dernière page la même rengaine : le beau chemin parcouru par Le Blanc est jonché de déjections et son œuvre doit être couronnée par une mort atroce. Le verdict de Zhou dans son *Livre qui permet de comprendre* (通書) les mutations, ressacs, concomitances et autres phénomènes de ce monde, est sans appel : « L'écriture est ce qui est utilisé pour véhiculer la Voie » (文所以載道也). Il conseillerait sans doute à Levi de revoir sa copie, voire de retrouver le chemin vers le *Daode* (道德) en traduisant de préférence la *Grande Étude* (大學, attribuée au successeur de Confucius, Zeng Shen, 曾參, vers -505 à -436), convaincu que cette recommandation salutaire tel un traitement pharmacothérapeutique ou d'acupuncture (藥石之言) lui apportera un certain réconfort... s'il prend soin de respecter la prescription du texte-source :

欲修其身者先正其心

Celui qui veut perfectionner sa personne doit d'abord rectifier son cœur.

La psychologie de Levi rappelle celle des gamins qui se disputent pour tout et pour rien. Ou comme le dit Zhuang zi : « Celui qui est d'accord avec moi je l'approuve, celui qui n'est pas d'accord avec moi je m'y oppose ; qui a une opinion identique à la mienne détient la vérité, qui en diffère est dans l'erreur. » (與己同則應, 不與己同則反 ; 同於己為是之, 異於己為非之.)

Maître Hanfei constate : un bon remède est amer en bouche (夫良藥苦於口)... mais fort de sa longue expérience dans le parloir des prisons et dans son cercle de joueurs de *bo*, ce légiste sait éduquer tout en consolant et ajoute que « les avis sincères désagréables à l'oreille (忠言拂於耳), l'homme de bien éclairé — qu'il soit souverain ou roturier — les écoutant sait qu'ils peuvent servir à parfaire son travail » (而明主聽之知其可以致功也) ! À chacun son cordial ou son philtre carabiné, et à ceux qui auraient été rebutés par cet éreintant voyage aux antipodes je prescris une séance de mélodées zen (*chan*, 禪), suivie d'une cérémonie de *cha oolong* corbeau-dragon (烏龍茶) ou de *matcha* en compagnie d'un moustachu errant qui du temps de ma jeunesse studieuse m'invita au Himmel von Chengdu de Bâle. Avant de s'éloigner pour aller prendre le coche, il m'offrit un délicieux gâteau de lune (月餅) sur lequel était griffonné : « Mais je te demande d'être d'abord bien construit toi-même, et bien d'équerre, de corps et d'âme. » (*Ainsi parlait Zarathoustra*). Les deux messages ne sont-ils pas complémentaires — la sérénité réside dans un corps, un cœur et un esprit justes.

Longtemps j'ai hésité à coucher cet article sur papier... mais il n'est jamais trop Tao pour un coup de gueule. Car qui de Levi ou Le Blanc mérite de subir le *xiao*, d'avoir la tête embrochée au bout d'un glaive ? Cette critique tardive de l'assommoir de Jean Levi paru il y a vingt ans et heureusement vite tombé aux oubliettes risque de raviver un tantinet d'intérêt pour cette œuvre détestable. De plus, j'y révèle au grand jour l'identité du sinologue que l'auteur poignarde avec délectation et fierté. J'implore la mansuétude de Charles Le Blanc et en appelle à sa grandeur d'âme. Mon humanisme confucéen a fini par vaincre ma quiétude taoïste et j'ai pris en grippe ce scribouillard insidieux, encore plus vaniteux que le volubile cuistot Ding (庖丁) qui dans le récit de Maître Zhuang claironne et plastronne après avoir dépecé un bœuf (躊躇滿志). Ne pouvant rester coi face à l'acharnement d'un rapace furibond qui s'admire dans le miroir des pages souillées par ses fientes, j'ai pris ma plume d'Iroquois et l'ai trempée dans un peu d'encre légiste afin de percer à jour l'ancre de la perfidie (洞燭其奸) où un serpent à sornettes aux 789 pattes concocta ses mélanges venimeux.

Apostille

Médaille Stanislas Julien 2019 de L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Cette docte Académie abrite moult médiévistes et hellénistes, mais seuls deux sinologues y ont pris racine. Je ne sais qui composait ce comité bidon qui en catimini décerna un satisfecit à Jean Levi pour *Les deux arbres de la Voie* (Éd. Les Belles Lettres, 2018). D'après mon marc de café son éditrice Anne Cheng s'est échinée au moulin pour alimenter le four de son client, pendant que ses V.R.P. tout de bleu vêtus faisaient la navette entre le Collège de France et le siège de ladite institution sis à quelques encablures. Quant à messieurs Alain Thote et Carl Franciscus Verellen, ils n'ont plus le vent en poupe et leur appétence pour ces deux classiques est depuis fort longtemps assouvie — ou bien ils étaient en goguette sur un sampang entre Taïwan et Hong Kong, ou bien ils bradaient au casino de Macao des 明器 certifiés par thermolevinescence.

Je n'ai qu'une question à quatre *fen* voire à un Pfennig avec une pétante majuscule : les experts de la commission chargée d'entériner le nom du lauréat ont-ils éclusé du Perrier-Jouët impérial avant de se taper en vitesse quelques pages levinées, ou se sont-ils plutôt saoulés au Château Margaux après avoir mis le coffret primé sous le boisseau et être passés aux *dim sum* à toute vapeur ? Le laconisme de la furtive Lettre occulte de l'Académie n°180 d'octobre 2019 m'a je le confesse atterré et arraché quelques noms d'oiseaux exotiques :

Lors de son comité secret [chut !] du vendredi 5 juillet 2019, l'Académie a approuvé la proposition de la commission [qui sont ses membres ?] de la **Médaille Stanislas Julien**, réunie le 14 juin, de couronner **M. Jean Levi** pour son édition en 2 vol., avec traduction, des classiques chinois suivants : *Les deux arbres de la Voie*, *Les entretiens de Confucius* et *Le Livre de Lao-Tseu* (Paris, Les Belles Lettres, 2018).

Notons l'imprécision de cette annonce : « *Les deux arbres de la Voie* » n'est pas un classique chinois mais un titre-chapeau ajouté par notre tradapteur. Quant au *Livre de Lao-Tseu* et *Les Entretiens*, ils ont été traduits à l'envi en français, la Voie est toute tracée, défrichée, déchiffrée et copieusement annotée : Julien, Wieger, Duyvendak (voir *supra* pp. 8 et 11), Huang et Leyris, Liou, Mathieu, etc. pour le premier ; Pauthier, Couvreur, Ryckmans (Leys), Cheng, Le Blanc etc. pour le second. Même si Levi prétend avoir reçu l'appel de *Dao/Deo*, ses deux versions — cette fois foisonnantes de notes pour étayer ses dons surnaturels et marteler à chaque tournant de page que ses interprétations et traductions font autorité — sont aussi superflues que deux arbres sur la voie. Il n'atteindra jamais le Faîte Suprême (太極), mais je suis convaincu qu'en se laissant guider par la Grande Casserole (北斗七星) et en absorbant une décoction d'aconit à huit cornes (八角附子) assaisonnée de croton tiglium L. (巴豆) avec du réalgar dans du vin (雄黃酒) il peut gravir à genoux les marches du Sacré-Cœur afin de chasser le poison *gu* (蠱) et autres vers et proses nuisibles de ses chaudrons et tripes.

La célèbre règle d'or de Confucius (*shu*, 恕), l'un des piliers de sa pensée, nous est depuis deux siècles souvent servie enrobée dans du papier soie teinté de christianisme : « aimer tous les hommes comme soi-même » (Couvreur), « être indulgent » (Wieger), « mansuétude » (Cheng, Le Blanc), « être bienveillant » (*Dictionnaire Ricci de caractères chinois*). Quelques traducteurs se sont affranchis du carcan religieux. Guillaume Pauthier a dès 1840 non seulement saisi l'esprit et « le caractère » de la réponse de Confucius, mais aussi son affinité avec l'impératif catégorique de Kant : « *Tseu-koung* fit une question en ces termes : Y a-t-il un mot dans la langue que l'on puisse se borner à pratiquer seul jusqu'à la fin de l'existence ? Le Philosophe [Confucius] répondit : Il y a le mot *chou* [*shu*], dont le sens est : *Ce que l'on ne désire pas qui nous soit fait il ne faut pas le faire aux autres.* » Le pasteur James Legge a en 1861 préféré « *reciprocity* » touché sans doute par l'empathie qui en émane et inspiré par son engagement pour l'éducation des femmes. La valeur humaniste et républicaine de « considération » a emporté l'adhésion de Pierre Ryckmans.

Désireux d'exhiber sa singularité (la Voie est achalandée !), Levi reste fidèle à lui-même et traite ce concept-clé avec nonchalance, égarant ainsi le lecteur plutôt que de le guider. Traduire *shu* par « tact » est tout aussi incongru que de rendre à « Dieu » ce qui n'appartient pas à *di* (帝). Passe encore que ce substantif ait l'attrait d'une clef de contact et le charme désuet d'une natte de bambou défraîchie, mais d'un point de vue sémantique il est lourd de non-sens. En effet, le radical de *shu* (恕) est « cœur » (心), au-dessus duquel apparaît *ru* (如), « comme si », « par exemple », « égal à ». Et *ru* est composé des caractères « femme » (女) et « bouche » (口). Toutes les locutions ci-dessus retenues soulignent qu'une « parole » doit aller droit au cœur du sujet, tandis que « tact » est étymologiquement lié à la main et au toucher, et donc associé à la manipulation. Le choix de Levi n'est pas le « juste nom » (正名), car il ne se donne pas la peine de trouver un équivalent qui tienne compte de l'étymon consubstantiel à *shu* ; il est donc rejeté parce qu'il est tout simplement... à côté de la *track* (la Voie !) et détraqué dirait ce cher James après son troisième scotch *on the rocks*.

子貢問曰：有一言而可以終身行之者乎？

子曰：其恕乎？己所不欲，勿施於人。

Zi Gong demanda : « Existe-il une seule maxime qu'on pourrait mettre en pratique toute sa vie ? » Le Maître répondit : « Il pourrait seulement s'agir de la mansuétude [恕], n'est-ce pas ? Ne pas imposer aux autres ce qu'on ne désire pas pour soi-même. » (Trad. Charles Le Blanc)

Le Blanc et Cheng ont peut-être opté pour « mansuétude » parce que l'on y retrouve « étude », cette pratique au fondement de la pensée de Confucius, « étude » étant en outre le titre du premier chapitre des *Entretiens*. Or après avoir examiné un plastron de tortue marqué au poinçon rouge je m'assoupis et gambadai par monts et par vaux où je croisai Fille Choisie (采女) qui de soupirs en rafales de vent me guida vers les grottes de Yungang dont la beauté me fut par-delà les ans un baume — un coup de tonnerre *big bang* soudain me secoua les puces et Pan Gu (盤古) portant Terre et Ciel entre ses mains surgit devant moi avec une musette remplie de talismans. Je dégustai le biscuit divinatoire (占卜餅) porte-bonheur qu'il m'offrit et je bus un thé en compagnie de la déesse de la miséricorde en fer (鐵觀音) qui me tendit un papier de riz sur lequel était dessiné un *ruyi* 如意 et imprimé la signification 意思 de 恕 *shu* = cordialité. Ces deux binômes riches en vitamines *xin* et ce caractère au « *cor, cordis* » battant la chamade m'adressèrent des sourires enchanteurs et fredonnèrent en chœur que la racine étymologique de cordialité est la même que celle de *shu*... et que ce billet doux telle une révélation a certainement titillé ou émoustillé mes lecteurs avertis en les touchant par quatre fois en plein



Shu et cordialité ont beau avoir un cœur qui, malgré les siècles et les *lis* qui les séparent, bat au même rythme, force m'a été d'admettre au bout d'une nuit agitée que « réciprocité » correspond mieux à la définition donnée par le Maître lui-même, car ce terme implique qu'autrui est un frère humain cherchant lui aussi sa voie, un égal digne d'une écoute attentive. Le chapeau melon revient donc à Legge et tant pis si je dois avaler le mien ! Puis-je espérer que Levi fasse lui aussi contre mauvaise fortune amende honorable et ne néglige pas le sage enseignement confucéen selon lequel les jeux et les feux de l'envie empoisonnent l'âme et qu'il doit de toute urgence sinon frapper sa coulpe du moins rectifier son cœur (正其心).

Bien cordialement,
Thibaud Saint-Denys